45e ANNÉE (5e SÉRIE) N° 37 13 SEPTEMBRE 1928

# L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres tous les Jeudis

Mgr F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

A. ROZIER
Docteur en théologie, Chanoine titulaire de Langres
DIRECTEUR

## Bulletin d'Ecriture Sainte

### A travers livres, Revues et Dictionnaires

SOMMAIRE

I. OUVRAGES CONCERNANT L'INTRODUCTION GÉNÉRALE OU L'HISTOIRE ORIENTALE. — Cornély-Merk, *Manuel d'Introduction;* — Simon, *Prælectiones biblicæ;* — R. Dussaud, *Topographie historique de la Syrie antique;* — Lagier, *Autour de la pierre de Rosette;* — Fillion, *Histoire d'Israël;* — Mgr Jaquet, *Grammaire grecque du N. T.;* — Abel, *Grammaire du grec biblique;* — Dom Leclercq, *S. Jérôme;* — Frazer, *Adonis;* — Moret, *La mise à mort du dieu en Egypte;* — Goldziher-Arin, *Le dogme et la loi de l'Islam;* — Carra de Vaux, *Les Penseurs de l'Islam;* — H. Dreyfus, *L'œuvre de Bahaou'llah;* — André, *L'Islam noir.*
II. ANCIEN TESTAMENT. — Dhorme, *Le livre de Job;* — Van den Oudenrijn, *De Prophetiæ charismate;* — Dennefeld, *Les problèmes du livre de Joël;* — Cordonnier, *Les Voix qui montent;* — Zorell, *Psalterium ex hebræo latinum.*
III. NOUVEAU TESTAMENT. — A. Reatz, *Jesus Christus;* — Chassang, *Vie du Christ;* — de Faucamberge, *Un Homme est né;* — Tual, *Jésus-Christ son propre apologiste;* — Vérut, *Jésus devant la Science;* — Lebreton, *Histoire du dogme de la Trinité,* 6e édition, t. Ier; — Durand, *Noël;* — de Mély, *La sainte Couronne d'épines;* — Verhelst, *Saint Matthieu;* — Valensin-Huby, *Saint Luc;* — Durand, *Saint Jean;* — Chaine, *L'Epître de S. Jacques;* — Cardinal Dubois, *Saint Joseph;* — Tricot, *Saint Paul;* — de la Vaissière, *Quelques noms de l'apôtre selon S. Paul.*
IV. A PROPOS DE L'EMPLACEMENT DU PALAIS DE CAÏPHE.
V. PRINCIPAUX ARTICLES DE REVUES OU DE DICTIONNAIRES parus en 1927 sur des questions bibliques.

### I. — INTRODUCTION GÉNÉRALE OU HISTOIRE ORIENTALE

Voici enfin un Manuel d'Ecriture Sainte [1] qui nous paraît répondre à ce que sont en droit de désirer les professeurs et les élèves de nos Grands Séminaires.

Nous avons signalé en son temps Verdunoy. Le premier volume seul a été refondu jusqu'à ce jour pour donner satisfaction à de trop légitimes critiques. (Voir *Ami* du 3 nov. 1927, p. 698).

Nous avons également apprécié *(ibid.,* p. 696-697) le tome Ier des *Institutiones Biblicæ* que l'Institut biblique de Rome a entrepris de composer sur les désirs exprès du Souverain Pontife. Le Manuel que nous signalons aujourd'hui se présente sous un patronage particulièrement autorisé ; c'est la traduction française de la neuvième édition latine du Manuel Cornély-Merk. On a conservé avec juste raison en tête de cet ouvrage le nom du P. Cornély, décédé le 3 mars 1908, d'abord parce que plusieurs parties de ses travaux ont été reproduites, ensuite et surtout parce que son continuateur, le P. Merk, est resté fidèle à son esprit en s'attachant à défendre en tout, partout et à bon escient la tradition catholique.

Dans les questions librement controversées, il soutient, sans vouloir jamais l'imposer, l'opinion la plus probable ; il n'a dissimulé ni les difficultés soulevées par certains problèmes, ni la fragilité de certaines solutions.

Et c'est, à notre point de vue, l'une des principales qualités de ce Manuel,; il est assez bref pour permettre au professeur un complément ; il est assez complet pour être un guide sûr et averti, soit pour l'élève de nos Grands Séminaires, soit pour le prêtre du ministère ou de l'enseignement, désireux de connaître rapidement l'état d'une question, en vue d'un cercle d'études ou d'une conférence ecclésiastique. On a su, dans la bibliographie, garder un juste milieu et donner la préférence aux ouvrages récents qui ouvrent la voie à de nouveaux progrès.

Toutes les questions importantes d'Introduction soit à l'A. soit au N. T. sont abordées et clairement exposées ; on pourra seulement regretter que, dans le tome I, il n'ait pas été consacré aux Prophètes un plus grand nombre de pages, et que dans le tome II la neuvième dissertation relative à S. Paul n'ait pas reçu elle aussi de plus amples développements. Il y a lieu encore de souhaiter qu'il soit fait quelque place dans les éditions ultérieures à la théologie de l'A. et du N. T. Evidemment, deux volumes seulement pour aborder tant de sujets contraignent un auteur à beaucoup de concision et le condamnent fatalement à certaines omissions. Mais, ne pourrait-on pas élaguer ici ou là, dans les Apocryphes, dans les Versions, dans l'historique des interprétations protestantes ou rationalistes, et trouver ainsi la place indispensable pour ces compléments théologiques qui sont nécessaires de nos jours dans un Manuel, à tout le moins pour fournir un cadre à des études personnelles sur le développement de la théologie dans l'Ancien et le Nouveau Testament ?

Il faut enfin complimenter le P. Merk de n'avoir pas exclu de son Manuel le traité de l'Inspiration. Il l'a mis en appendice au tome II, et il l'a fait suivre d'autres appendices où sont résumés les documents récents de l'Eglise concernant la Sainte Ecriture, qu'il s'agisse des lettres pontificales ou des réponses de la Commission biblique. Quelques pages (518-571) reproduisent le fragment de Muratori et

(1) *Manuel d'introduction historique et critique à toutes les Saintes Ecritures,* par les RR. PP. CORNÉLY et MERK, S. J. — Seule traduction française autorisée, faite sur la neuvième édition latine par l'abbé Ph. Mazoyer et revue par les soins du R. P. Merk. — Paris, Lethielleux. — 2 beaux vol. in-8 écu de XII-796 et 611 p., broch. 50 f.

donnent des tableaux chronologiques, géologiques et paléographiques que les étudiants auront grand intérêt et gros profit à consulter souvent. Pour ces appendices et pour l'établissement des Tables, le P. Merk a été aidé par son confrère le P. Dieckmann.

Ce Manuel tient compte des derniers travaux et des plus récentes recherches ; il rendra aux étudiants en théologie et aux prêtres en général les précieux services que rendit à leurs aînés le Manuel du P. Cornély.

* *

Le 7 juin 1923, nous avons eu l'occasion de parler dans l'*Ami* (p. 362-63) des *Prælectiones Biblicæ ad usum Scholarum* du P. Simon. Seuls les deux volumes concernant le N. T. ont paru jusqu'à ce jour ; on nous annonce que paraîtront prochainement une Synopse, les deux volumes sur l'A. T. et l'Introduction générale. Le P. Simon n'a pas eu la consolation de mener à terme l'œuvre qu'il avait conçue. Le 27 sept. 1924, à la suite d'une retraite où il s'était fait remarquer par sa ferveur, il a été ravi par la mort à l'affection de ses disciples et à ses chères études bibliques qu'il rêvait de promouvoir en Espagne. Aujourd'hui son tome I consacré aux Evangiles atteint la 3e édition et le tome II (Actes et Epîtres) en est à la seconde. La 3e édition du tome I a été préparée par le P. Prado [1]. Ce dernier s'est attaché à conserver autant que possible la même ordonnance générale et la même pagination, et il indique en ces termes la part qui lui revient dans cette nouvelle édition : « Aliqua tantum minus accurate dicta aut quæ pravæ interpretationi ansam dare possent, vel denique quæ minus consona auctoris principiis reperta sunt, duxi corrigenda » (p. XIII). C'est évidemment le motif pour lequel le P. Prado, semble-t-il, a cru pouvoir se permettre de modifier assez profondément ici ou là certaines opinions du P. Simon concernant l'activité rédactionnelle des Evangélistes (p. 29, 94, etc.). Il est regrettable toutefois de donner maintenant ces opinions comme des opinions du P. Simon et de traiter en quelque sorte comme bien de Congrégation (Rédemptoristes) un ouvrage publié sans doute avec l'approbation des Supérieurs, mais sous une responsabilité individuelle.

La seconde édition du tome II du N. T. débute par une notice nécrologique « *In Memoriam.* » Le P. Simon avait commencé la préparation de cette seconde édition quand la mort vint interrompre son travail. Son confrère le P. Prado a refait suivant le désir qu'en avait eu l'auteur tout le livre I consacré aux Actes des Apôtres, et il y a adjoint un appendice sur la situation politique et religieuse de l'Empire romain au Ier siècle de notre ère. Au cours du volume il a ajouté d'assez nombreuses précisions. Il est étonnant qu'à propos des Actes il n'ait pas été fait mention de la découverte de la synagogue des Affranchis. (Cf. Vincent, *Rev. bibliq.* 1921, p. 247-77). Pour les Epîtres on n'a guère retouché que l'explication de l'épître aux Romains. La bibliographie a été soigneusement mise à jour et elle est si développée que ce volume peut servir d'instrument de travail à d'autres qu'à des séminaristes.

(1) *Prælectiones Biblicæ ad usum Scholarum,* 2 vol. in-8 de 652 et 527 p., tome I, 35 lire ; tome II, 32 lire ; Turin, Marietti.

Les deux volumes des PP. Simon et Prado alliant l'étude du texte sacré à celle de l'Introduction générale comptent parmi les meilleurs qui puissent être mis entre les mains des séminaristes.

* *

L'un des résultats des plus précieux de la guerre mondiale sera d'avoir facilité grandement aux savants l'étude de l'Ancien Orient. Les Anglais en Palestine laissent se multiplier les chantiers de fouilles ; en Syrie, les Français ne montrent ni moins de libéralisme ni moins d'activité. Nous en avons pour preuve le travail si documenté que publie M. René Dussaud sur la topographie historique de la Syrie antique et médiévale [1].

L'auteur, qui allie la plus parfaite modestie à une compétence reconnue de tous, aurait voulu donner à son étude, si le libellé n'en avait été déjà trop long, le titre d' « Essai, » montrant par là combien il se rend compte des nombreuses lacunes qui n'ont pu être comblées encore dans un aussi vaste champ et comment, mieux que personne, il juge nécessairement hypothétiques ou provisoires certaines identifications topographiques suggérées. Sous cet angle, mais sous cet angle seulement, on pourrait considérer son volume comme un « Essai » ; car, il faut le reconnaître et ne pas hésiter à le proclamer, grâce à une patience tenace, à une information historique étendue et malgré l'amplitude et l'aridité du sujet, M. R. Dussaud nous donne sur la topographie de la Syrie tout ce que nous pouvons en savoir aujourd'hui. On complètera son travail, on vérifiera, on abandonnera certaines hypothèses, mais on devra le prendre comme point de départ pour les recherches ultérieures. C'est assez dire en quelle haute estime le tiendront tous les Orientalistes.

Par l'étude critique des documents historiques ou géographiques tant anciens que modernes, M. R. Dussaud a voulu essayer de fixer le nom et l'emplacement des innombrables localités de la Syrie dont il a été parlé au cours des âges. Là où les documents lui ont fait totalement défaut ou lui ont paru insuffisants, il a signalé la lacune à l'attention des voyageurs qui, un jour ou l'autre, pourraient parcourir la contrée. Dans certaines régions, comme le massif du Liban, il a fallu se contenter de documents médiévaux ; pour d'autres, comme le Hauran, les documents découverts ou accessibles couvraient les diverses périodes de l'histoire, même celles de l'âge le plus reculé.

La tâche était plus difficile à mener à bien en Syrie qu'elle ne l'eût été en toute autre contrée de l'Orient, en Palestine, par exemple, car la cartographie de la Syrie est très en retard. L'établissement d'une carte par système de triangulations régulières n'y fut commencé qu'en 1909 par le général turc Mehmed Chevki, ancien stagiaire au Service géographique de l'armée française ; poursuivis avec grande activité en 1914, après l'ouverture des hostilités, les travaux du général Mehmed Chevki ont abouti à l'édition, en 1920, avec la permission de l'auteur, d'une carte de Syrie au 200,000e.

(1) *Topographie historique de la Syrie antique et médiévale,* par R. Dussaud, Membre de l'Institut, Conservateur adjoint des Musées nationaux ; 1 vol. in-8 de LII-632 p., 200 f. ; Paris, Geuthner, 13, rue Jacob. — Ce volume forme le t. IV de la Bibliothèque archéologique et historique que publie le Service des Antiquités et des Beaux-Arts du Haut Commissariat de la République française en Syrie et au Liban.

Cette carte a rendu de grands services à nos armées, mais elle est encore bien imparfaite et le Service géographique de l'armée française en Syrie a entrepris de dresser, d'après les procédés les plus précis, une carte régulière de la Syrie placée sous le Mandat français. Les travaux géodésiques très activement poussés vont bientôt permettre de publier la carte de Beyrouth au 50.000e. Ce sera le début de la publication d'une carte régulière qui laissera très loin derrière elle tous les travaux antérieurs.

Comme il l'indique par le titre même de son ouvrage, M. R. Dussaud a visé dans son étude topographique la Syrie antique et médiévale. Nous abandonnerons cette dernière aux historiens et, en parcourant rapidement certaines contrées où se trouvaient des villes fameuses, nous recueillerons dans le volume de M. Dussaud quelques éclaircissements susceptibles de projeter parfois un peu de lumière sur certains points d'histoire ou sur divers passages de nos Saints Livres.

Dans la Phénicie méridionale, nous trouvons quatre villes : Tyr, Sidon, Beyrouth et Byblos, qui méritent de retenir quelques instants notre attention.

A propos de Tyr, contentons-nous de faire remarquer que la description qui en est donnée dans les documents anciens, spécialement dans les Annales de Tiglath-Piléser, confirme de tous points II Reg. xv, 29. De cette ville si fière, dont Ezéchiel décrivit l'hégémonie et vanta l'opulence, de cette cité qui fonda des colonies jusqu'à Cadix et même un empire africain autour de Carthage, il ne reste plus rien aujourd'hui qu'une misérable bourgade autour d'un port à moitié ensablé. Si, du moins, les richesses archéologiques pouvaient, en nous dédommageant quelque peu, atténuer la présente désolation ! Mais l'antiquité à Tyr a été, pour ainsi dire, réduite en miettes.

Quel contraste offre cette cité, à ce point de vue, avec Sidon, qui est bien en Syrie l'un des sites les plus riches ! Aussi les recherches s'y poursuivent activement, là et dans les environs immédiats, à Lebea, à Kafr-ed-Djarra, à Keraye, sous la direction de MM. Contenau et Guigues. On possédait déjà, venant de cette contrée, le beau sarcophage d'Eshmounazar qui est au Louvre, et celui de son père Tabnit, qui est au musée de Constantinople avec de merveilleux sarcophages grecs découverts en même temps. Des fouilles récentes ont mis à jour des tombes qui s'étagent du troisième millénaire avant J.-C. jusqu'à la fin de l'âge du bronze. Elles contiennent des restes de ces anciens Chananéens, dont les descendants conquirent la Basse Egypte et reçurent le nom d'Hyksos (cf. *Syria*, 1920, p. 125 ; 1923, p. 124 ; 1925, p. 297).

L'importance considérable qu'eut autrefois la ville de Sidon s'affirme plus que jamais ; le qualificatif de *Sidonien* se donnait non seulement aux habitants de la cité, mais à tous ceux qui habitaient la Phénicie méridionale. Les scribes assyriens se conformèrent à cet usage. On le savait déjà par l'inscription d'Asaraddon (681-666). Si l'on prend l'itinéraire suivi par Sennachérib en 701, dans sa marche contre Jérusalem, on constate également que l'expression « Sidon la Grande » qu'avait déjà employée Josué (xi, 8 ; xix, 28) désigne, non le Port, mais un territoire terrestre assez vaste s'étendant à l'est sur les premiers contreforts du Liban. La ville proprement dite, la ville maritime s'appelait « Sidon la Petite. » De Sidon rayonnait vers l'est tout un système routier dont une voie aboutissait à Damas.

Non loin de là, un peu au sud, en descendant vers Tyr, se trouvait Sarepta (I Reg. xvii, 7-24), où Elie multiplia l'huile de la veuve. Aujourd'hui, ce site antique se nomme *Makra Kome*, « Village long, » appellation parfaitement justifiée, puisque les antiques ruines s'étendent sur 1.800 mètres de long, en englobant trois petites baies.

Toujours en remontant plus au nord, et à une distance approximativement la même que celle qui séparait Sidon de Tyr, nous trouvons Beyrouth (Beruta, Béryte). La ville dut probablement son nom à l'hébreu *béeroth*, pluriel de *béer*, puits. Naturellement, quand elle prit de l'extension, on suppléa à l'insuffisance des puits par des citernes ; à l'époque romaine, on construisit même un important aqueduc. Dans le passé, Beyrouth fut loin d'avoir une importance comparable à celle de Sidon ou de Byblos ; à l'époque d'El-Amarna (xive s.), c'était une ville fort modeste ; sa fortune ne commença que le jour où les Romains entreprirent de la reconstruire. Agrippa y établit deux légions et étendit son territoire jusqu'aux sources de l'Oronte ; elle devint alors, en 15 avant J.-C., une colonie romaine sous le titre de *Colonia Julia Augusta Felix Berytus*, eut une école de droit qui fut célèbre et se couvrit de monuments somptueux dont on ne peut plus juger aujourd'hui que par les monnaies qui les reproduisent, un tremblement de terre les ayant détruits de fond en comble en 551.

Si, à l'heure actuelle et depuis déjà assez longtemps, Beyrouth constitue pour l'hinterland un débouché important, dans l'antiquité, toute l'activité commerciale de cette région du Liban s'exerçait par Byblos, ville située un peu au nord de Beyrouth, à l'extrémité septentrionale de la Phénicie méridionale.

Dès le quatrième millénaire avant J.-C., Byblos (autrefois Gebal, la vocalisation véritable devrait être Gobel ; cf. *Syria* 1924, p. 388, la même ville est appelée Goubla sur les tablettes d'El-Amarna) était déjà une ville importante et des *ostraca* hiératiques de 2.000 avant J.-C. la font figurer en tête de la liste des Amou ou Asiatiques. Après ce que nous venons de dire de Tyr et de Beyrouth, nous voyons donc que Josué, ch. xiii, est parfaitement conforme à la réalité historique des époques reculées, quand il répartit à si juste titre les Phéniciens en deux groupes : les Sidoniens et les Giblites. Le site de Byblos est pour l'archéologue d'une valeur incomparable. M. Pierre Montet l'explore en ce moment avec le précieux concours de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

Quatre campagnes de fouilles ont donné déjà des résultats importants et il s'en faut de beaucoup que l'exploration soit achevée. Tout ce qui a été mis à jour ne fait que confirmer les renseignements déjà fournis par les textes égyptiens ou assyriens, par l'A. T. et par les historiens grecs ou romains.

A n'en pas douter, Byblos fut certainement la ville la plus ancienne de la Phénicie, et au temps où Tyr et Sidon n'étaient que des installations de pêcheurs, Byblos était déjà un grand centre maritime et commercial pour toute la côte syrienne. Les Egyptiens venaient y charger les bois du Liban et le cuivre que des caravanes amenaient du Caucase. C'est à Byblos que prit naissance cet art phénicien où les influences asiatiques, spécialement les influences mésopotamiennes, se combinent avec les in-

fluences égyptiennes ; c'est aussi à Byblos que l'écriture alphabétique phénicienne était d'usage courant, dès le XIIIe siècle, comme l'a démontré la découverte du sarcophage d'Ahiram, contemporain de Ramsès II (voir *Ami* du 26 nov. 1925, p. 766).

A l'époque d'El-Amarna (XIVe s.), l'intimité était grande entre le Pharaon et les Princes de Byblos ; elle l'était même d'autant plus que ceux-ci n'attendaient guère de secours que de l'Egypte contre les gens d'Arwada. Rib-Addi, réduit au territoire de sa ville, envoyait au Pharaon ce message de détresse : « Envoie, ô Maître, des troupes à Byblos ; car, maintenant, Simyra est conquise et les guerriers de Byblos sont morts. » (Cf. Knudtzon, *Die El-Amarna Tafeln,* n° 131). L'habileté des Giblites dans l'exploitation des forêts fut mise à contribution par Salomon lors de la construction du Temple (I Reg. v, 32). — Cette habileté était encore vantée à l'époque de la captivité (Ezéch., XXVII, 9), et la décadence économique de l'antique cité coïncida avec le déboisement du Liban. Dans les derniers temps du paganisme, Byblos ne fut redevable d'une survivance éphémère qu'à l'éclat et à la vogue de ses cérémonies religieuses.

Si de la Phénicie méridionale nous passons à la Syrie septentrionale, là encore nous retrouvons quelques contrées ou quelques noms dignes de fixer un instant notre attention. Et d'abord TRIPOLI, qui fut autrefois le centre de la confédération phénicienne, et qui doit son nom grec actuel à ce fait que Sidoniens, Tyriens et Arcadiens y occupèrent trois quartiers différents dont les noms : Makhallat, Maïz, Kaïz ont été retrouvés dans les Annales d'Assurbanipal. Des temples importants y furent édifiés à Astarté et à Zeus Hagios, sorte d'Adonis. Aucune ruine antique n'y a encore été découverte. Par la vallée de l'Eleuthère, qui formait une trouée entre le Liban et les monts Nosaïris, les armées d'invasion avaient vers Tripoli un accès facile. Les postes fortifiés avaient donc été multipliés dans cette région. Contentons-nous de signaler les deux principaux : Arga (Gen. x, 15-18) et Halba.

Dans l'Emésène, qui compta au deuxième millénaire plusieurs villes importantes, nous signalerons seulement la principale : GADESH (appelée dans les tablettes d'El-Amarna : Kidshi, Kidsha, Gizza, Kinza), que les Hittites occupaient au temps de Ramsès II ; c'était leur place forte la plus méridionale ; ce fut autour d'elle qu'Hittites et Egyptiens s'affrontèrent. A l'époque romaine, Gadesh relevée de ses ruines prit le nom de Laodicea ad Libanum.

Plus haut encore, au nord de l'Eleuthère, nous avons avec SUMUR (Simyra), en pays d'Amourrou, un indice éclatant de la prédominance de l'Egypte dans cette contrée reculée. A l'époque d'Aménophis III (1414-1379) et d'Aménophis IV (1379-1362) Sumur avait un palais pour le Pharaon et un Haut-Commissaire égyptien y résidait habituellement ; il semble bien, toutefois, que cette suprématie de l'Egypte ne dut pas être de longue durée et que les gens d'Arwad reconquirent rapidement ce territoire qui leur avait momentanément échappé.

De leur petite île (ROUAD, Arwad ou Aradus ; cf. *Suppl. au Dict. de la Bible,* t. I, col. 597-98) qui était située à 2.500 mètres de la terre et constituait, en dépit de son exiguïté, une base de domination ou de résistance de tout premier ordre, ces gens exercèrent, en effet, sur le pays environnant, une influence dominatrice étonnante ; la contrée était riche en blé, huile et vin ; les razzias étaient productrices et, plutôt que de s'y exposer, on préférait payer de bonne grâce aux maîtres inaccessibles, quand ils se présentaient inopinément, le tribut exigé.

Dans l'intérieur des terres et toujours plus au nord, nous rencontrons HAMA (Emath) ; c'est à la limite méridionale de ce territoire encore mal délimité, appelé l' « entrée de Hama » (II Reg., XIV, 25), qu'expiraient les prétentions israélites.

David vint guerroyer dans cette contrée, et, à le conjecturer d'après II Sam. VIII, 3-12, voici comment durent vraisemblablement se dérouler les événements. Hadadézer qui régnait sur Saba et était l'allié de Damas avait attaqué Thoü, le roi de Hama, pour s'emparer de son royaume et s'étendre vers l'Euphrate. David dégagea Thoü, en prenant à revers Hadadézer. Plus tard, Jéroboam vint aussi lutter dans cette région, pour récupérer des contrées que Damas et Hama lui avaient prises (II Reg., XIV, 25, 28). Par sa position au cœur de la Syrie, Damas joua dans l'antiquité un rôle considérable ; si son histoire nous était mieux connue, il est à présumer qu'elle projetterait une vive lumière sur celle des peuples environnants et spécialement sur celle du royaume d'Israël. Des textes cunéiformes, la stèle de Zakir, ont donné déjà sur le pays de Damas et sur les contrées circonvoisines, notamment sur Qarqar où, à deux reprises, en 854 sous Salmanasar II et en 720 sous Sargon II, les rois syriens coalisés furent défaits par les armées assyriennes, des éclaircissements précieux susceptibles de faire mieux comprendre certains passages des Saintes Ecritures, spécialement : Isaïe, XXXVII, 13 ; II Reg., XIX, 13 ; Ezéch., XLVII, 15 ; Zachar., IX, 1.

Beaucoup plus à l'est et en plein désert de Syrie, nous trouvons PALMYRE, dont le nom ancien, dès le XIIe siècle, était Tadmor, Ta-ad-mar, ainsi que l'a relevé le P. Dhorme *(Rev. Bibl.* 1924, p. 106) dans deux textes de Tiglath-Piléser Ier. Trois routes en partaient, l'une vers le nord pour atteindre Apamée en Haute-Syrie, l'autre vers l'ouest pour aboutir à Emèse, la troisième vers le sud conduisait à Damas.

A longer aujourd'hui ces routes désertes et arides, l'on a peine à concevoir qu'elles aient pu, dans l'antiquité, être activement parcourues. Mais il faut se représenter le pays de Syrie alors surpeuplé, les bords de l'Euphrate irrigués et florissants, les oasis entretenus par une canalisation généralement souterraine, rompant la monotonie du désert, les échanges très actifs qui avaient lieu en ce temps, non seulement entre la Mésopotamie et la Syrie, mais entre le lointain Orient, la Perse et l'Inde, d'une part, et l'Occident, de l'autre, pour comprendre que le réseau routier à travers le désert devait faire face à un trafic intense. Par la loi fiscale de Palmyre, nous connaissons une partie des produits qui alimentaient l'activité des caravanes : en premier lieu les esclaves, puis les matières sèches alimentaires, qui ne sont pas détaillées, surtout probablement des dattes, même des pommes de pin, les laines teintes en pourpre transitant de Phénicie en Perse, les parfums sous forme d'huile aromatique renfermée dans des *alabastra* pour les produits fins ou dans des outres en peau de chèvre pour les produits ordinaires, l'huile d'olive, la graisse, le poisson salé, les moutures diverses, les troupeaux, les peaux de mouton ou de chèvre, le froment, le vin, la paille, le sel qu'on exploitait à Palmyre même. Les bêtes de

transport étaient le chameau ou l'âne, mais on utilisait généralement les charrettes et on les taxait à 4 fois la charge du chameau. Ce dernier détail est très important, car il atteste à lui seul que ces routes du désert n'étaient pas de simples pistes ; elles avaient été aménagées pour le roulage (cf. R. Dussaud, *Topographie historique de la Syrie*, p. 249-50). Palmyre retirait de son commerce des richesses considérables ; aussi dès le Ier siècle avant notre ère, en 41, Antoine lança-t-il une de ses troupes pour la piller. Plus tard, en 129 après J.-C., Hadrien honora Palmyre de sa visite et l'autorisa à s'appeler Hadriana. La ville avait alors de somptueuses constructions dont on admire aujourd'hui les ruines. En 272, Palmyre perdit tout son éclat par la défaite de sa reine Zénobie, et, l'année suivante, la cité fut détruite.

Si nous n'avions pas redouté d'allonger outre mesure ce compte rendu, nous aurions aussi attiré l'attention des Biblistes sur le chap. VI, consacré à l'étude de la Batanée, de l'Auranitide, de la Trachonitide, de la Gaulanitide, de l'Iturée et de l'Abilène (Luc, III, 1) ; ce sont là des contrées encore mal déterminées, d'un accès assez difficile, d'où les explorateurs futurs pourront rapporter d'utiles renseignements. Ce que nous avons dit suffira, espérons-le, à montrer tout l'intérêt qui s'attache au livre de M. R. Dussaud et tout le profit que l'on peut en retirer.

Est-il nécessaire d'ajouter que l'auteur a eu l'amabilité de faciliter grandement la tâche à son lecteur ? Ainsi, au cours de son ouvrage, il n'a pas intercalé moins de 16 cartes ; et pour ceux qui, après l'avoir lu, auront besoin de le consulter souvent, il a dressé un index des noms figurant sur les cartes avec les points de repère d'usage ; un autre index mentionne tous les noms de lieux cités dans l'ouvrage.

* *

C'est aussi vers l'Antiquité que nous ramène M. Camille Lagier par son volume : *Autour de la Pierre de Rosette*, qu'a édité à Bruxelles la fondation égyptologique Reine-Elisabeth (in-8 de 159 p. avec onze planches) [1]. La plupart des chapitres ont déjà paru dans la *Revue des questions scientifiques* de Bruxelles, à l'occasion du centenaire de Champollion le Jeune.

Nul n'ignore que Bonaparte eut en vue, dans son expédition, non seulement la conquête de l'Egypte moderne, mais aussi celle de l'Egypte ancienne. A ses demi-brigades il adjoignit dans ce but une cohorte de savants. Ce furent ceux-ci qui, en 1799, remarquèrent une pierre de basalte ou de granit noir au moment où, sous la direction de l'officier du génie Bouchard, on creusait les fondations du fort Julien.

Cette pierre, dont J. Darmesteter a pu dire en toute vérité qu'elle était « plus précieuse que tous les diamants des vieux Pharaons, » mesurait environ 1 mètre de haut sur 0 m. 73 de large et contenait un décret rendu à Memphis par le Collège sacerdotal, en l'an 196 avant J.-C., en l'honneur de Ptolémée V Epiphane. Le texte de ce décret se trouvait reproduit en trois inscriptions : l'une en caractères hiéroglyphiques, l'autre en caractères cursifs démotiques, la troisième en caractères grecs. Cette reproduction d'un même texte sous une triple forme n'était à cette époque ni fantaisie, ni caprice, mais nécessité. En 196 avant J.-C., les hiéroglyphes n'étaient plus guère compris que par les prêtres ; le peuple ne lisait et entendait l'égyptien que sous sa forme démotique (c'était une forme dérivée, faite de signes menus, rapides et très distants des hiéroglyphes, devenue d'un usage de plus en plus courant depuis le VIIIe siècle avant J.-C.).

Toutefois, les hiéroglyphes restaient toujours l'écriture officielle des textes royaux et des textes sacrés, et les Ptolémées respectèrent cette tradition qui leur venait des anciens Pharaons. Comme le décret de Rosette était destiné à être affiché dans les temples, il devait donc être écrit en caractères sacrés ; mais comme, d'autre part, il s'adressait à toute l'Egypte, il devait pouvoir être lu de tous, des Egyptiens comme des Grecs vivant en Egypte ; c'est pour ce motif que le texte en fut transcrit en caractères démotiques et en caractères grecs.

Nos savants français n'eurent pas la joie de conserver pour leur pays leur découverte. La Pierre de Rosette se trouve maintenant au British Museum avec cette glorieuse (?) inscription : « *Captured in Egypt by the British Army 1801.* » L'engin de la capture fut un engin diplomatique ; la pierre de Rosette dut être abandonnée aux Anglais par l'article 16 de la capitulation d'Alexandrie.

Mais si nos savants ne purent conserver à leur patrie leur trouvaille, ils eurent du moins la joie, n'en déplaise à Thomas Young, de la voir exploitée par l'un des leurs : Champollion le Jeune, auquel elle fournit, le 14 septembre 1822, la clé des hiéroglyphes, après quinze ans de patientes et laborieuses recherches. Quelle différence, certes, entre la formation littéraire des gens de cette époque et la formation littéraire des gens de notre temps ! On croit rêver quand on lit qu'à l'âge de *neuf ans* Champollion comprenait dans leur texte original Virgile et Homère. Très jeune, cet enfant prodige se sentait attiré vers la haute antiquité, principalement vers l'antiquité égyptienne ; à 19 ans, il était déjà professeur-adjoint à la Faculté des Lettres de Grenoble ; mais, deux ans auparavant, il s'était assigné pour tâche de ressusciter l'ancienne Egypte en déchiffrant la langue des Pharaons. Pour y parvenir, il avait suivi les cours de l'Ecole des langues orientales où il avait eu pour maître Silvestre de Sacy qui, par la suite, témoigna trop longtemps de la méfiance et de l'hostilité à cet ancien élève qui devait pourtant lui faire tant d'honneur ; l'orientaliste Sacy était avant tout un royaliste fort décidé, et il ne devait jamais pardonner à Champollion d'avoir adhéré aux Cent Jours et d'avoir été décoré par Bonaparte. A l'Ecole des langues orientales, Champollion fit de l'hébreu, du syriaque, de l'arabe, voire même du chinois, mais surtout du copte, et la Pierre de Rosette devint dès lors le centre de tous ses travaux. Les événements politiques de 1815, en le privant de son cours et en l'exilant avec son frère à Figeac, de mars 1816 à octobre 1817, n'eurent d'autre résultat que celui de lui fournir plus de loisirs pour continuer ses recherches. Malheureusement le mauvais état du texte hiéroglyphique sur lequel subsistait un seul nom propre, celui de Ptolémée, compliquait singulièrement sa tâche et, malgré sa connaissance approfondie de la langue copte pour laquelle il avait préparé une grammaire et un dictionnaire, peut-être aurait-il tâtonné longtemps

(1) Camille Lagier, *Autour de la Pierre de Rosette*, 1 vol. in-8 de 159 p. avec onze planches ; Bruxelles, 1927.

encore si l'obélisque de Philæ, transporté en Angleterre en 1819, ne lui avait pas fourni en hiéroglyphes le nom de Cléopâtre, qu'il ne connaissait jusqu'alors que sous sa forme démotique. On devine aisément quelle fut sa joie quand, après de multiples contre-épreuves de ses premières lectures, il eut acquis la certitude, le 14 septembre 1822, qu'il avait arraché son secret au Sphinx. Il quitta aussitôt son cabinet de travail de la rue Mazarine (nº 28), installé dans l'ancien atelier d'Horace Vernet, et il courut à la Bibliothèque de l'Institut, où il savait rencontrer son frère aîné Champollion-Figeac, si intimement mêlé depuis longtemps à ses travaux. « Je tiens l'affaire, » lui dit-il en jetant sur son bureau une liasse de papiers, et, sans perdre une minute, il lui fit avec enthousiasme la démonstration théorique qui justifiait toutes ses hypothèses. Sa démonstration était à peine achevée qu'un affaissement physique et moral s'emparait tout à coup de lui ; ses jambes ne le soutinrent plus, son esprit se trouva comme assoupi. On le coucha, et ce fut comme un premier instant de repos après quinze années de combinaisons fatigantes de jour et de nuit. Par son immortelle découverte, Champollion le Jeune venait de nous rendre accessible l'histoire de l'ancienne Egypte.

Le glorieux savant ne revint de sa crise léthargique que cinq jours plus tard. Entre temps, son frère qui avait écouté sa démonstration du 14, avait pu, aidé de ses notes, mettre sur pied le *Mémoire sur les hiéroglyphes phonétiques et sur leur emploi dans les monuments égyptiens pour y inscrire les titres, les noms et les surnoms des souverains grecs et romains*. Ce Mémoire, revu à son réveil par le génial chercheur, augmenté d'un tableau de 24 signes alphabétiques égyptiens avec leurs correspondants en grec et en copte et d'une demi-page concernant le texte démotique de l'inscription de Rosette, fut l'origine de la *Lettre à M. Dacier*, datée et signée hiéroglyphiquement du 22 septembre et remise à M. de Sacy le 27 septembre 1822.

En véritable savant toujours préoccupé de contrôler et d'étendre ses découvertes, Champollion visita alors les collections égyptiennes de l'Italie : Turin, Rome, Florence, Naples. A Rome, Mgr Maï (plus tard cardinal), Mgr Testa, Secrétaire des Brefs aux Princes, lui firent le meilleur accueil et Champollion les compta au nombre de ses bons amis. Le Préfet de la Vaticane mit à sa disposition tous ses trésors et le pria de faire une notice raisonnée des papyrus égyptiens que le Saint-Père avait récemment acquis. De son côté, celui-ci (c'était Léon XII) lui demanda de publier les inscriptions des obélisques de la Ville éternelle aux frais de la Chambre apostolique ; puis, dans une audience particulière, faisant allusion, non seulement à la lecture des hiéroglyphes, mais aussi à l'opinion de Champollion sur l'âge des Zodiaques, monuments astrologiques et non astronomiques qu'il convenait de dater, non de 7 à 5.000 ans avant J.-C., mais des années 57 à 150 de notre ère, le Souverain Pontife ne craignit pas de dire par trois fois à notre compatriote que, par ses découvertes, il avait rendu *un beau, grand et bon service à la religion*.

Déjà, le 23 novembre 1824, Champollion pouvait écrire : « Aucun texte soit hiéroglyphique, soit hiératique, soit démotique, ne m'embarrasse plus désormais ; je les déchiffre à plaisir, année, mois et quantième de mois. » Mais l'Egypte évidemment l'appelait, et depuis longtemps il voulait s'y rendre. Il y débarqua le 18 août 1828 pour vérifier son outil et perfectionner ses moyens. Le 1er janvier 1829, il écrivait à Dacier, de Ouady-Halfa : « Je suis fier, maintenant que, ayant suivi le Nil depuis son embouchure jusqu'à la seconde cataracte, j'ai le droit de vous annoncer qu'il n'y a rien à modifier dans notre *Lettre sur l'alphabet des hiéroglyphes*. Notre alphabet est bon, il s'applique avec un égal succès, d'abord aux monuments égyptiens du temps des Romains et des Lagides, et ensuite, ce qui devient d'un bien plus grand intérêt, aux inscriptions de tous les temples, palais et tombeaux des époques pharaoniques... » Un examen rapide de la Vallée des Rois lui montra qu'il était en présence des tombes de la XVIIIe, XIXe et XXe dynastie. Pendant deux mois et demi, il vécut dans la tombe de Ramsès IV pour la copier, sans se laisser arrêter par l'obscurité des textes mythologiques.

Le jeune savant, hélas ! avait fourni un effort surhumain sous un climat qui ne pardonne pas. Epuisé, il dut en hâte se réembarquer à Alexandrie le 6 décembre 1829. Il emportait dans ses manuscrits du travail pour une vie entière et plus de quinze cents dessins ; il ne lui restait plus que deux ans à vivre, deux ans de travail et de souffrance.

L'Académie des Inscriptions l'accueillit le 7 mai 1830 comme membre ordinaire, mais il n'y put faire que de rares communications ; Louis-Philippe fonda pour lui, le 12 mars 1831, la chaire d'égyptologie ; il n'y monta que sept fois : les 23 et 26 mai, les 5, 7, 9, 12 et 14 décembre, et encore n'eut-il pas la force, la seconde fois, d'achever sa leçon. Le 13 janvier 1832, comme il étudiait au matin, avec son ami Biot, des textes astronomiques rapportés d'Egypte, il fut terrassé par une seconde attaque d'apoplexie, et, jusqu'au 4 mars, la vie de celui qu'on nommait « l'Egyptien » ne fut plus qu'une longue agonie traversée par le regret poignant de laisser à 42 ans une œuvre interrompue, sans personne à qui passer immédiatement le flambeau que ses mains allaient laisser choir : « Ah ! mon Dieu, soupirait-il, encore deux années !... et pourquoi pas ?... C'est trop tôt, j'avais encore là tant de choses ! » Et, comme André Chénier, il portait la main à son front. Mais de cette main mourante il tendait à son frère le manuscrit de sa grammaire hiéroglyphique : « Serre-la soigneusement, ajoutait-il, j'espère qu'elle sera ma carte de visite à la postérité. »

* *

C'est encore de l'antiquité, mais cette fois de l'antiquité israélite, que nous entretient spécialement M. L.-Cl. Fillion dans son *Histoire d'Israël, peuple de Dieu* [1]. Nous disons « spécialement, » car, et M. Fillion l'a fort bien compris, Israël, peuple choisi, n'a pu vivre dans l'isolement, et les événements qui se sont déroulés chez ses voisins de l'est et de l'ouest ont eu souvent sur sa prospérité une répercussion plus ou moins profonde. Il est bien

(1) *Histoire d'Israël, peuple de Dieu, d'après la Bible, les anciennes traditions et les découvertes modernes*, ornée de nombreuses gravures, par L.-Cl. FILLION, P. S. S. — Tome I : *De la Création du monde à la mort de David*, 1 vol. in-8 de 575 p., 40 f., Paris, Letouzey. Au moment où nous achevons ce Bulletin, l'éditeur nous fait parvenir les deux autres volumes : t. II, *De la mort de David à la fin de la captivité* ; t. III, *De la fin de la captivité à la ruine de l'Etat juif*. Il en sera parlé dans un autre Bulletin.

évident, par exemple, que la décadence de l'Assyrie au xe siècle et les guerres civiles qui désolaient alors l'Égypte facilitèrent singulièrement l'établissement des empires de David et de Salomon, ainsi que leur extension vers la Syrie et jusqu'aux sources de l'Euphrate.

M. Fillion a voulu écrire avant tout et par dessus tout l'histoire du peuple de Dieu, et l'écrire en suivant pour ainsi dire pas à pas le texte sacré, dont il s'inspire toujours et qu'il cite souvent. Les anciennes traditions, les documents profanes mis à jour par les découvertes modernes ne sont utilisés que pour confirmer ou au besoin mieux expliquer les écrits inspirés. Les lecteurs visés ne sont pas les professionnels de l'exégèse ou de l'histoire ancienne, mais ce large public catholique qui s'intéresse de jour en jour davantage aux questions bibliques. Donc, ne demandons pas à l'auteur ce qu'il n'a pas voulu nous donner : « une œuvre de haute science avec tout un appareil scientifique » ; demandons-lui seulement une saine et loyale vulgarisation appuyée sur la science. Les volumes indiqués en notes au bas des pages ou à la fin du travail fourniront, à ceux qui désireraient étudier plus à fond telle ou telle période de l'histoire juive, tous les renseignements qu'ils pourraient souhaiter.

On a été sévère, beaucoup trop sévère à notre avis, à l'égard de ce premier volume [1], et cela, sans doute, pour n'avoir pas tenu suffisamment compte du lecteur « moyen » qu'avait en vue M. Fillion.

Certes, en bien des cas, on aurait pu souhaiter que l'auteur s'inspirât moins de Lenormant ou de Vigouroux, dont *La Bible et les découvertes modernes* ne sont plus guère au point. Il eût ainsi évité de nous parler du poème d'Isdubar, à l'occasion du déluge. Il convient toutefois de lui savoir gré d'avoir utilisé la *Revue Biblique*, les Lettres d'El-Amarna, le *Canaan* du P. Vincent, les Etudes du P. Mallon, de M. Desnoyers et même les deux premiers fascicules du *Supplément au Dictionnaire de la Bible*. Il ne faut pas moins le complimenter de sa réserve sur les questions chronologiques, qu'il s'agisse de l'antiquité de l'homme, de l'époque patriarcale, de la durée du règne des Hyksos ou de l'époque des Juges. Ce n'est qu'avec David que M. Fillion donne des dates précises. Enfin, si sur certains points, comme l'hésitation à admettre l'identification d'Amraphel avec Hammourabi, on peut regretter trop de réserve, par contre on ne peut que louer l'auteur d'avoir abandonné tout concordisme dans la cosmogonie biblique et toute recherche puérile sur le site du paradis terrestre ; d'avoir accepté franchement la thèse de la simultanéité des Juges et de la réalité du vœu de Jephté ; enfin, de s'être nettement rallié, en dépit d'un sentiment opposé manifesté antérieurement, à la thèse qui place la Sion des Jébuséens à l'extrémité méridionale du mont Ophel.

L'*Histoire d'Israël peuple de Dieu* peut donc, en dépit de ses imperfections et de ses lacunes, servir de commentaire pour l'histoire de l'A. T. Rédigée dans un excellent esprit, elle rendra service à la généralité des prêtres et des séminaristes qui désirent une Histoire Sainte un peu développée et qui sont moins soucieux que les savants de profession d'être au courant des derniers progrès ou des dernières conclusions de la critique.

(1) Cf. *Revue des Sciences philosophiques et théologiques* janv. 1928, p. 129.

* *

Pour permettre de pénétrer plus à fond dans l'antiquité et d'expliquer nos textes sacrés en utilisant toutes les ressources qu'offrent les sciences modernes, les Souverains Pontifes ont toujours encouragé dans le clergé l'étude des langues anciennes, et l'on n'a pas encore oublié combien Léon XIII insista sur ce point dans l'encyclique *Providentissimus*. Mais, si l'on doit désirer que les meilleurs parmi les élèves de nos séminaires et de nos Universités catholiques étudient l'assyrien et le syriaque, combien, à plus forte raison, doit-on souhaiter qu'ils connaissent à fond le grec, puisque c'est dans cette langue qu'ont été écrits ou que nous sont parvenus tous les livres du N. T. et certains livres de l'Ancien ! Pie X crut devoir insister à nouveau sur ce sujet dans sa lettre du 27 mars 1906 à tout l'épiscopat. Nous profitons, pour rappeler ces conseils autorisés, et vu l'ignorance totale du grec qui se constate chaque jour davantage parmi le jeune clergé, même parmi ceux de ses membres qui fréquentent nos Instituts catholiques, de la publication de deux grammaires, l'une sur le grec biblique, l'autre sur le grec du N. T. [1].

Le grec biblique ne doit pas s'étudier isolément. Bien qu'il revête souvent des concepts étrangers au monde hellénique et des notions religieuses tout à fait nouvelles, il s'apparente nécessairement à la langue qui se parlait couramment aux environs du Ier siècle et son véritable caractère ne peut ressortir qu'à la condition d'être comparé, d'une part, avec le grec littéraire, et d'autre part avec les témoins de la *Koinè*. Aussi Mgr Jaquet et le P. Abel ont-ils eu le constant souci, dans leurs grammaires respectives, de comparer sans cesse la terminologie et la phrase des Livres Saints avec celles du grec profane aux différentes époques de son évolution.

La Grammaire de Mgr Jaquet ne s'intéresse qu'au grec du N. T.; elle a plus particulièrement en vue les étudiants en théologie, pour lesquels elle a été composée afin de combler pour eux une lacune : à moins de recourir à la grammaire du grec du N. T. de Robertson (traduite de l'anglais sur la 2e édition, par E. Montet ; Paris, Geuthner, 1911), on ne possédait pas, en effet, dans notre langue, de Manuel vraiment pratique pour l'enseignement du grec néo-testamentaire. Les grammaires excellentes d'Angleterre et d'Allemagne, même traduites, étaient trop étendues ou trop complexes pour être mises avec fruit entre les mains d'élèves dont les programmes sont par ailleurs déjà trop surchargés. L'archevêque de Salamine leur fournit un manuel tout à la fois clair, simple et pratique. Puisse-t-il donner à ceux qui possèdent les éléments de la langue grecque profane le goût de la comparer à celle des Evangiles et des Epîtres ! Puisse-t-il aussi faire naître chez ceux qu'un souci trop utilitariste a fait se consacrer exclusivement aux sciences et aux langues vivantes, le désir de parfaire, même tardivement, leur formation littéraire par l'étude d'une langue si importante ! Ils pourront ainsi comparer à chaque instant, en recourant à l'original, la signification des mots et des phrases du texte inspiré, et avoir accès à une partie qui n'est ni la moins notable, ni la

(1) *Grammaire du grec biblique*, suivie d'un choix de papyrus, par le P. F.-M. Abel, O. P.; 1 vol. in-8 de XL-415 p., 75 f.; Paris, Gabalda. — *Grammaire du grec du Nouveau Testament*, par Mgr Jaquet, archevêque de Salamine ; 1 vol. in-8 de 165 p., 20 f.; Paris, de Boccard.

moins importante de l'ancienne littérature chrétienne. — Pour éviter de rebuter la bonne volonté d'un débutant ou de refroidir son zèle, Mgr Jaquet ne donne que les notions théoriques nécessaires à l'intelligence du texte sacré ; il laisse par conséquent de côté toutes les particularités rares, toutes les dissertations morphologiques ou philologiques trop savantes. La juxtaposition, sur deux pages en regard, des règles de la langue classique et de celles de la langue commune facilite à tout instant la comparaison et fait ressortir avec évidence par le seul apparat typographique les ressemblances et les différences. Après quelques notions préliminaires de phonétique, l'auteur aborde de suite la morphologie et la syntaxe des noms, verbes et propositions. A la fin du volume, une dizaine de pages sur les écrivains du N. T. et la *Koinè* contiennent des remarques fort justes et très suggestives.

La Grammaire du P. Abel, conçue sur le même plan, s'occupe du grec biblique et non pas uniquement du grec néo-testamentaire ; elle s'adresse bien plus au professeur qu'à l'élève. Elle appartient à ce type de grammaires savantes qui font autorité, comme pour l'hébreu Génésius ou Joüon. Jusqu'à ce jour, on en était réduit à les consulter en anglais ou en allemand ; il faut savoir gré au distingué professeur de nous avoir enfin affranchis de cette servitude. Evidemment, la lecture et l'étude fructueuses d'une telle grammaire supposent un lecteur déjà familiarisé avec le grec. Toutefois, par l'exposition des paradigmes du classique et les exemples tirés des bons auteurs, le P. Abel a voulu dispenser son lecteur de recourir à chaque instant à la grammaire étudiée au cours des humanités, et le rappel des formes et constructions littéraires fait apparaître au premier coup d'œil, vis-à-vis du grec classique, la conformité ou l'écart de style des auteurs sacrés. Enfin, pour permettre de se faire une idée suffisante du langage usité dans l'ambiance des traducteurs et des écrivains bibliques, le P. Abel a inséré dans sa Grammaire et il a reproduit à la fin, en appendice, de nombreux extraits des documents de la *Koinè*, papyrus et inscriptions surtout.

L'ouvrage du P. Abel débute par une introduction sur la *Koinè* et le grec biblique (p. XVII-XL) qui fut publiée dans la *Revue Biblique* du 1er janvier 1926, p. 5-26. La grammaire elle-même se divise en trois parties : phonétique (p. 1-27), morphologie (p. 29-118), syntaxe (p. 119-415). Deux index, l'un pour les mots grecs (p. 379-384), l'autre pour les textes bibliques (p. 385-415), ont été dressés avec grand soin par le P. Lavergne. Et quand on parcourt cette grammaire, surtout quand on la consulte, car c'est là un de ces ouvrages qu'il faut lire une fois et consulter toujours, on se prend à envier le sort des heureux étudiants de l'Ecole biblique de Jérusalem qui ont de tels maîtres pour les former [1].

* *

L'ouvrage classique sur S. Jérôme demeurera toujours celui du P. Cavallera [2]. Mais, il faut savoir gré à dom Leclercq d'avoir édité en un petit volume [1] l'article qu'il publia d'abord dans le *Dictionnaire d'Archéologie chrétienne et de Liturgie* (fasc. LXXVI-LXXVII, col. 2235-2304). De la sorte, tous auront facilement accès à cette biographie simple, alerte, vivante, réaliste, qui n'a nullement les allures d'un panégyrique et qui nous montre tel qu'il fut ce grand savant doublé d'un grand saint. Tous connaissent, à tout le moins par quelques extraits de sa correspondance, le caractère abrupt et bouillant de S. Jérôme. Ce défaut de douceur valut bien des tribulations au rude lutteur. On s'en aperçoit à la lecture de ses lettres ; dom Leclercq en cite maints passages, qui révèlent son âme ardente et sont rédigés en un style qui n'est pas tout miel et sucre. Les lecteurs que l'auteur a en vue ne pourront pas en être effarouchés. Ils n'ignorent pas que les saints restent des hommes, et que l'œuvre de la grâce se révèle en eux d'autant plus admirable qu'ils ont à dompter un caractère plus difficile.

* *

Nous avons déjà parlé des relations que l'on prétendait établir entre les Mystères païens et le Christianisme (*Ami* 1921, p. 177-87). Nous l'avons fait pour tenir nos lecteurs au courant des formes diverses que pouvaient revêtir les attaques de nos adversaires. C'est pour le même motif que nous leur signalons aujourd'hui deux volumes d'inégale importance : l'*Adonis* de Sir James George Frazer, traduit en français par son épouse Lady Frazer, et une conférence de A. Moret sur *La mise à mort du dieu en Egypte* [2].

Nul ne refusera de reconnaître chez M. Frazer une documentation abondante, une aptitude merveilleuse à rapprocher pour les comparer des faits recueillis aux quatre coins du monde, aux époques les plus diverses et à des stades de la civilisation fort différents par leur développement ; nul non plus ne niera sa manière claire et savoureuse d'exposer et de conter. Ce qui déconcerte chez lui, c'est son étonnante promptitude à interpréter les faits religieux au gré, naturellement, de ses théories ou de ses désirs. Aussi, s'il convient de le lire ou de le consulter, il convient davantage de ne le suivre qu'avec méfiance, et pour des lecteurs non avertis ses volumes constitueraient un réel danger. Quelques exemples choisis entre bien d'autres et intéressant la Bible permettront de juger de sa méthode et de saisir le caractère fragile, et souvent erroné, de ses conclusions.

A la recherche d'Adonis partout et toujours, Frazer veut en retrouver le type chez les rois hébreux, dont il fait à l'occasion des rois se sacrifiant dans l'intérêt du peuple. Peu de chose lui suffit, d'ailleurs, pour retrouver Adonis ; une simple similitude de nom, dût ce nom recevoir de lui-même par la

(1) Par lettre de S. E. le card. Gasparri en date du 14 octobre 1927, le Saint-Père a daigné féliciter le P. Abel de ce travail qui rendra moins difficile et moins dispendieuse l'étude du grec biblique et patristique.

(2) *Saint Jérôme, sa vie et son œuvre*, 2 vol. in-8, Paris, Champion, 1922. — Cet ouvrage fait partie de la collection *Spicilegium sacrum Lovaniense* dont il forme les deux premiers fascicules.

(1) *Saint Jérôme*, par Dom H. Leclercq ; 1 vol. in-12 de 176 p., 12 f. 50 ; Louvain, Em. Warny.

(2) *Adonis*. Etude de religions orientales comparées, par James George Frazer, traduction française par Lady Frazer (ce volume fait partie des *Annales du Musée Guimet* et constitue le t. XXIX de sa *Bibliothèque d'Etudes*). 1 vol. in-8 de VIII-316 p.; 25 f.; Paris, Geuthner.

*La mise à mort du dieu en Egypte*, avec 18 figures, par A. Moret, Membre de l'Institut, Professeur d'Egyptologie au Collège de France, Directeur honoraire du Musée Guimet. — Fondation Frazer, Conférence I, brochure petit in-4o de 59 p., 15 f.; Paris, Geuthner.

suite comme fort vraisemblable une signification tout à fait différente. Ainsi, des anciens rois cananéens se nommaient Adoni-Bezek et Adoni-Zedek ; c'est évidemment, à en juger par leur nom, qu'ils semblent avoir joué de leur vivant le rôle d'Adonis (p. 11), et, deux pages plus loin, on lit : « L'histoire des rois hébreux présente certains aspects que nous pouvons peut-être, sans trop nous avancer, interpréter comme vestiges d'un temps où, soit eux-mêmes, soit leurs prédécesseurs, jouaient le rôle de divinité et surtout personnifiaient Adonis, le seigneur du pays. Quand on parlait au roi hébreu, on l'appelait : « *Adoni-ham melech,* Mon Seigneur et Roi, » etc.; après sa mort, on le pleurait aux cris de : « *Hoi, ahi, hoi, Adon !* Hélas ! mon Frère, hélas, Seigneur ! » Mais voici qu'aussitôt, le bon sens reprenant nécessairement et comme fatalement ses droits, Frazer détruit lui-même ce château de cartes qu'il a timidement édifié, en faisant fort justement remarquer qu'il ne faudrait pas trop insister sur une formule d'hommages, *Adon* en hébreu comme *lord* en anglais pouvant n'être qu'un simple titre séculier, sans aucun sens religieux.

Ailleurs encore, de ce qu'on lit en Isaïe xxx, 33 que « Topheth est prêt pour le roi » et de ce que dans II Chron. XVI, 14 ; XXI, 19 ; Jérémie XXIV, 5, de grands feux sont préparés à l'occasion des funérailles des rois, on veut en déduire le souvenir d'un usage d'après lequel les rois hébreux auraient été incinérés vifs ou morts... Et, naturellement, le texte d'Isaïe étant là pour l'attester, cet usage aurait survécu à Jérusalem jusqu'au VIIe siècle.

Il n'est pas jusqu'à la facilité avec laquelle l'Eglise a su greffer la foi nouvelle sur le vieux tronc du paganisme antique qui n'amène Frazer à concevoir l'idée que la célébration pascale du Christ mort et ressuscité était entée sur une célébration similaire de l'Adonis mort et ressuscité qui aurait eu lieu en Syrie à la même saison. Remarquons-le bien, toutefois : Frazer ne dit pas que l'idée de la mort et de la résurrection du Christ est venue d'Adonis, il parle seulement de la célébration du rite pascal et d'une prétendue influence païenne sur ce rite. Or, l'histoire est là pour attester qu'aucune imitation directe du culte d'Adonis n'a été constatée à Jérusalem, et Frazer n'a pu encore établir contre M. Baudissin et le P. Lagrange que la fête d'Adonis avait lieu au printemps et non pas en été.

L'abus de la méthode comparative fait vraiment faire d'étranges découvertes, et les exemples fournis suffiront pour justifier les conseils de prudence que nous avons donnés. Son immense érudition permet à M. Frazer d'accumuler dans ses livres beaucoup de renseignements, mais tous ces renseignements ont besoin d'être contrôlés avant d'être utilisés, et il faut d'autant plus se méfier de l'auteur qu'il accueille les faits, d'où qu'ils viennent, parfois avec une certaine crédulité.

C'est pourquoi nous avons le très vif regret de ne pouvoir nous associer aux éloges sans réserve que crut devoir décerner à l'œuvre de Frazer M. A. Moret, dans la conférence qu'il fit à la Fondation Frazer à l'Université d'Oxford, le 27 mai 1926. C'est bien en vain que Frazer décore son œuvre du beau nom de « *Rameau d'or,* » comme s'il semblait brandir ce rameau pour nous guider sur les obscurs chemins du passé. En réalité, Frazer ne retrouve le fil des idées dans le dédale des faits qu'en prêtant le plus souvent à ces faits sa propre interprétation, c'est-à-dire en leur donnant une interprétation religieuse que trop souvent ils ne comportaient pas ou qui est très éloignée de celle, beaucoup plus simpliste, que lui attribuaient ceux qui vivaient en ces temps reculés.

Quant à M. Moret, pourquoi, dans sa conférence sur *La mise à mort du dieu en Egypte,* s'est-il laissé prendre lui aussi au mirage des mots ? On ne devrait jamais parler, quand on traite du paganisme, « des drames sacrés de la passion, » « du dieu qui meurt et qui ressuscite, » ces termes ne pouvant qu'égarer le lecteur novice ou mal informé, et ceux mêmes qui les emploient savent parfaitement qu'ils n'ont absolument rien d'analogue avec ce que l'humanité a toujours vénéré et adoré depuis le grand drame du Calvaire.

* *

On peut difficilement parler de l'Islam sans toucher au Judaïsme ou au Christianisme, car l'un et l'autre ont eu une part importante dans les éléments qui le constituent. C'est donc pour ce motif que nous consacrons quelques lignes dans cette partie de notre Bulletin, réservée aux informations d'ordre général, aux ouvrages sur l'Islam qui nous sont parvenus [1].

1. — Il convient de mentionner en tout premier lieu la traduction française faite par M. Félix Arin du livre de M. Goldziher, professeur à Budapest, sur le dogme et la loi de l'Islam. Cette traduction a subi bien des vicissitudes. Elle était sur le point de paraître quand la guerre éclata. Toutefois, la plupart des épreuves, sauf celles des quatre derniers chapitres, avaient pu être soumises par le traducteur à l'auteur avant que les frontières ne fussent fermées. Et si la bibliographie n'est pas tout à fait au point dans cet ouvrage dont l'original remonte à 1910, il suffit, vu ces circonstances extraordinaires, de le constater et d'en prévenir, sans en faire trop grief ni au traducteur, ni à l'auteur.

Après avoir montré le côté négatif des prédications de Mahomet, M. Goldziher caractérise en ces termes (p. 12) la foi musulmane : — (Elle) comporte comme bases cinq points essentiels, dont les premières ébauches (liturgiques et humanitaires) remontent à la période mekkoise, mais qui n'ont reçu une organisation formelle plus stable que dans la période médinoise : 1o la croyance au Dieu unique et la reconnaissance de Muhammed comme envoyé de Dieu ; 2o le rite de la prière qui, par ses formes premières, consistant en veilles et en récitations, et par les gestes qui l'accompagnent, génuflexions et prosternations, de même que par les ablutions préalables, se rattache aux usages du christianisme oriental ; 3o l'aumône, primitivement libéralité facultative, plus tard contribution déterminée pour subvenir aux besoins de la communauté ; 4o le jeûne, fixé d'abord au dixième jour du premier mois (imitation du jeûne juif du Pardon), reporté plus tard au mois de Ra-

(1) Goldziher, *Le dogme et la loi de l'Islam.* Histoire du développement dogmatique et juridique de la religion musulmane. Traduction de Félix Arin ; in-8 de VIII-317 p., 25 f.; Paris, Geuthner, 1920.

*Les Penseurs de l'Islam,* par le baron Carra de Vaux, t. I-V ; l'ouvrage complet : 150 f. ; Paris, Geuthner, 1921-1926.

*L'œuvre de Bahâou'llâh,* t. III, traduction française d'Hippolyte Dreyphus ; 1 vol. in-16 de XI-189 p., 18 f.; Paris, Leroux.

madan, le neuvième de l'année lunaire mobile ; 5° le pèlerinage au vieux sanctuaire national arabe de la Mekke, la Ka'ba, la maison de Dieu. Ce dernier élément provient du paganisme et a été conservé par Muhammed, mais adapté au monothéisme, et la signification en a été modifiée au moyen de légendes abrahamitiques.

De même que les éléments chrétiens du Coran sont le plus souvent parvenus à Muhammed par le canal des traditions apocryphes et des anciennes hérésies du christianisme oriental, de même nous retrouvons, représentée dans sa doctrine par plusieurs de ses éléments, la gnostique orientale. Muhammed a accueilli, quelle qu'en fût la nature, les apports que lui fournissaient les contacts superficiels auxquels l'amenait son commerce, et il les a, le plus souvent, mis en œuvre sans aucun ordre.

Le travail de M. Goldziher est une œuvre de première valeur, de lecture attachante ; ce qui ne veut pas dire qu'il faille accepter sans contrôle, en dépit de sa compétence, toutes ses assertions. Ne pouvant pas ici nous étendre outre mesure sur ce sujet, nous prions nos lecteurs de vouloir bien à l'occasion se reporter à la *Revue des Sciences philosophiques et théologiques*, 1907, p. 563-4, et 1911, p. 601-2, où le P. Lemonnyer a exposé, en les critiquant, les idées principales de M. Goldziher.

2. — L'ancien professeur d'arabe à l'Institut Catholique de Paris, M. le baron Carra de Vaux, vient d'achever par la publication de son cinquième volume l'encyclopédie qu'il avait entrepris de nous fournir sur la pensée de l'Islam et son évolution à travers le monde. Un ouvrage de ce genre n'existait pas encore, et nul n'était mieux préparé que lui pour l'écrire.

Les *Penseurs de l'Islam* n'ont ni l'aspect, ni l'allure d'un catalogue de librairie ; c'est une série d'esquisses biographiques où les grands hommes de l'Islam qui se sont distingués dans les différentes branches du savoir humain sont successivement passés en revue, comme permettent d'en juger les sous-titres des volumes : Les Souverains, l'histoire et la philosophie politique ; — Les Géographes, les sciences mathématiques et naturelles ; — L'exégèse, la tradition et la jurisprudence ; — La Scolastique, la théologie, la mystique, la musique ; — Les Sectes, le libéralisme moderne. — Dans tout cet ensemble, le baron Carra de Vaux étudie à fond l'âme de l'Islam, son passé, ses croyances, ses instincts et ses gloires. Il fait un choix heureux des figures principales, fait connaître les œuvres maîtresses, expose quelques idées essentielles, montre certains sommets. De cette littérature, il dégage une trame vivante, des personnes, des types, des pensées, des caractères. Il traite son sujet avec enthousiasme, on le sent ; peut-être même voit-il, à notre avis, d'un œil trop favorable cette civilisation d'où il dégage un droit, une morale, une mystique, un instinct de bonne administration et de sagesse. Ecrits en un style clair et agréable, ces livres sont appelés à plus de diffusion et de popularité que ceux du P. Lammens. Quand le sujet est trop abstrait, des illustrations ou des anecdotes viennent soutenir l'attention du lecteur. L'information de M. Carra de Vaux est solide et de bon aloi ; ses volumes peuvent être recommandés à tous ceux qui s'intéressent aux questions islamiques.

3. — Le dernier est consacré dans sa première partie aux Sectes dissidentes. Parmi ces sectes, il y a le Babisme (p. 79-104). Or on vient précisément de publier le tome III de la traduction française de l'œuvre de Bahâou'llah, l'un des successeurs du Bab. Le personnage vénéré maintenant sous le nom de « Bahâou'llah, la Gloire ou la Beauté de Dieu, » s'appelait de son vrai nom Mirza Houssain 'Ali Nouri ; il naquit à Téhéran le 2 novembre 1817, d'une grande famille qui avait fourni souvent et longtemps des hommes d'État à la dynastie régnante. Il avait 27 ans environ quand le Bab commença sa mission réformatrice et, sans s'être rencontré avec lui, il embrassa sa cause l'un des premiers. Sa parole éloquente, la science des Ecritures dont il faisait preuve dans les discussions avec les docteurs, lui valurent de recruter au Babisme de nombreux adhérents. Emprisonné à Téhéran après la tentative d'assassinat contre le Shah, bien qu'aucune charge de complicité n'ait été relevée contre lui, il ne dut d'avoir la vie sauve qu'à l'intervention de l'ambassadeur de Russie, et il fut avec les siens exilé à Bagdad. Son esprit élevé, la noblesse de son âme, comme aussi sa piété, firent en peu de temps de lui le chef de la communauté. Il se donna pour la grande Manifestation de Dieu promise dans les Livres Saints pour les derniers jours, et les disciples se groupèrent autour de lui de plus en plus nombreux.

Effrayé des progrès que faisait cette forme nouvelle d'Islamisme dans cette province périodiquement visitée par les milliers de Musulmans qui se rendaient en pèlerinage à la Mecque, le Sultan décida de faire venir les Persans réformateurs à Constantinople, où il pourrait du moins surveiller de plus près les effets de leur propagande. Cette mesure s'étant révélée inefficace pour entraver leur prosélytisme et en enrayer les progrès, il les exila d'abord à Andrinople, puis finalement à St-Jean d'Acre où ils arrivèrent fin août 1868.

C'est là que mourut Bahâou'llah le 29 mai 1892, après avoir écrit de nombreux ouvrages pour asseoir les bases de sa nouvelle religion. Le Kitabou'l Iqân ou le livre de la Certitude, que M. Hippolyte Dreyphus vient de traduire en français, est l'une de ses premières œuvres. Il fut composé à Bagdad vers 1862 pour montrer comment un homme pouvait se dire prophète. Dans ce but Bahâou'llâh examine l'œuvre de Moïse, de Mahomet et de Jésus ; il analyse certains passages des Ecritures, expliquant la nature de la mission d'un prophète et montrant l'unité qui relie entre elles toutes les manifestations divines. Cet ouvrage, conçu en un style poétique et énergique, laisse percer parfois sous les dehors d'un symbolisme mystique assez particulier la violence d'un anticléricalisme qu'on croirait né sous d'autres cieux. Il a acquis dans tout l'Islam une réputation considérable [1].

## II. — Ancien Testament

Nous sommes vraiment très en retard, et nous nous en excusons, pour signaler l'ouvrage de toute

(1) Nous avons également reçu de la librairie Geuthner *L'Islam noir*, du capitaine André, 1 vol. in-16 de 129 pages. Ce volume, qui est une contribution à l'étude des confréries religieuses islamiques en Afrique occidentale, est suivi d'une étude sur l'Islam au Dahomey. Il sort évidemment du cadre de ce Bulletin ; nous le signalons pour ceux de nos lecteurs qu'intéressent les questions islamiques.

Sur ces Ordres religieux musulmans, voir *Ami* 1909, p. 801-816.

première valeur qu'a publié sur le livre de Job [1] le P. Dhorme, successeur du P. Lagrange dans la direction à Jérusalem de l'Ecole biblique et archéologique française. Ce travail, où l'on n'a passé sous silence aucun des problèmes de critique textuelle, littéraire ou historique qui se posent à l'occasion de cet écrit inspiré, fera époque dans l'exégèse catholique et il s'imposera à l'attention et à l'étude de tous les savants, à quelque opinion religieuse qu'ils appartiennent.

L'Introduction fort compacte, qui ne compte pas moins de 178 pages, explique d'abord le nom du livre et sa place dans le Canon des Ecritures ; puis, après avoir donné une analyse sommaire du contenu, elle étudie en quatre chapitres l'histoire en prose de Job dans le prologue et l'épilogue (Job, son nom, sa personnalité dans la tradition, sa famille, son époque, son pays, ses amis), le dialogue poétique en trois cycles, les discours d'Elihou et ceux de Yahweh. Cette analyse met en pleine lumière le caractère propre de ces quatre parties et leur enchaînement mutuel. Le P. Dhorme examine ensuite les stades divers par lesquels a passé selon lui la rédaction de l'œuvre canonique telle que nous la connaissons maintenant. Son exposé clair, vigoureux, précis, se lit avec intérêt et nous croyons utile, pour nombre de nos lecteurs qui ne pourront se procurer le volume, d'en dégager les principales conclusions.

Le livre de Job, comme les livres de Josué, de Samuel, de Jonas et d'Esther, a pour titre le nom du personnage principal autour duquel gravite toute la narration. On se rappelle le problème de haute philosophie religieuse et morale posé et résolu à l'occasion de la vie de Job. Homme parfait et droit, craignant Dieu et se détournant du mal, Job, suivant les idées alors courantes, aurait dû être heureux dans sa famille et dans ses biens. Or voici qu'à la suite d'une intervention de Satan qui obtient de Dieu la permission de l'éprouver, il perd coup sur coup ses biens et les membres de sa famille, et la maladie s'acharne même sur son corps. Pauvre loque humaine, réduit à récurer ses plaies sur un fumier avec des tessons, Job en dépit de toutes ses épreuves n'en persiste pas moins dans sa soumission à Dieu. Sa femme ne parvient pas à lui faire perdre son héroïque résignation, et pas davantage ses amis.

Cette première partie, qui forme comme l'introduction du livre, est un récit en prose. Mais dès que Job élève la voix pour se plaindre devant ses amis, il s'exprime en vers, et c'est en vers également que discutent ses amis. Nous avons ainsi trois cycles de discours poétiques, chaque ami prenant trois fois la parole à son tour et provoquant chaque fois une réplique de Job. Dans le livre inspiré tel qu'il nous est parvenu, le troisième cycle est incomplet ; mais le P. Dhorme rétablit dans sa teneur essentielle (p. XXXVII-XLIII) cette partie où les dernières réponses de Bildad et de Sophar se sont mêlées à l'avant-dernier discours de Job.

Après le dixième et dernier discours de Job on s'attendrait à la conclusion. Or voici que surgit un nouveau personnage, Elihou. Il est présenté dans une petite introduction en prose, et lui aussi parle à son tour en vers comme avaient fait Job et ses amis. Il prononce une série de monologues en interpellant Job et les premiers interlocuteurs pour attirer l'attention sur ses théories. Enfin Elihou s'efface et Yahweh paraît. Lui aussi parle en vers du sein de la tempête ; il réduit au silence chacun des interlocuteurs précédents. Seul, Job balbutie quelques mots d'humilité et de repentir « sur la poussière et la cendre. »

La prose reprend avec l'épilogue, qui montre la vertu récompensée. Ainsi se trouve rétabli l'équilibre un instant rompu entre la pratique du bien moral et la jouissance des biens matériels. Job retrouve le double de son ancienne prospérité, il meurt entouré de ses enfants et petits-enfants.

Le nom de Job a été retrouvé, en dehors des textes bibliques, dans les lettres d'El-Amarna (XIVe siècle av. J.-C.). Son histoire, dans la pensée de l'Auteur inspiré, nous reporte à l'époque patriarcale. Job nous apparaît comme l'un des patriarches, grand propriétaire de bétail, seigneur puissant et vénéré, exerçant au sein de sa famille et pour les siens les fonctions de prêtre. Mais Job n'est point de la race des patriarches et ses jours ne s'écoulent pas au pays de Canaan. Il vit dans la terre de Hus. Suivant les plus anciennes traditions, il faut chercher cette région ou vers le Nord-Ouest dans le Hauran ou la Trachonitide, ou mieux, semble-t-il, vers le Sud en Idumée ou en Arabie, plus exactement sur la frontière entre l'Arabie et l'Idumée.

Le livre de Job, sous la forme où il nous est parvenu, se décompose en quatre parties : le livre en prose, le dialogue poétique entre Job et ses amis, les discours d'Elihou et les discours de Yahweh. Aucune d'elles certainement n'a jamais existé à l'état isolé ; toutes ces parties s'appellent mutuellement et elles n'ont été composées que pour entrer dans un ensemble. Les discours d'Elihou et de Yahweh ne se conçoivent pas en dehors du livre de Job ; quant à la discussion entre Job et ses amis, elle serait sans aucun sens sans le prologue et l'épilogue. Toutefois ces diverses parties, bien que conçues et rédigées en fonction du livre canonique actuel, n'y ont pas pénétré, semble-t-il, au même moment. Il est possible qu'un certain laps de temps se soit écoulé, par exemple, entre la composition des discours de Yahweh et celle du prologue et du dialogue poétique. « Ces discours, dit le P. Dhorme, forment une unité parfaite et nous n'avons aucun motif sérieux d'en retrancher les descriptions de l'autruche, de l'hippopotame et du crocodile. A la même veine d'inspiration appartient le chapitre XXVIII qui fut intercalé dans le dialogue poétique comme une sorte de méditation tranquille après les discussions de Job et de ses amis, avant l'apologie finale du héros. Si les discours de Yahweh montrent la vanité des contestations et des disputes sur les mystères divins, le poème de la Sagesse montre l'inanité de l'effort humain pour pénétrer les secrets que ni la terre, ni les abîmes, ni même les enfers ne sont capables de nous révéler » (p. LXXVI). Quant aux discours d'Elihou, le P. Dhorme les attribuerait volontiers à un second écrivain inspiré, différent de celui auquel on serait redevable du prologue, du dialogue poétique et des discours de Yahweh. « La façon dont Elihou est présenté, sa disparition sans laisser de traces, le caractère secondaire de son intervention, le but et la méthode de son argumentation, la couleur très personnelle et araméïsante de

(1) *Le livre de Job*, par le P. Paul DHORME, des Frères Prêcheurs ; 1 vol. in-8 de CLXXVIII-611 p., 100 f. ; Paris, Gabalda. — Cet ouvrage fait partie de la collection des « Etudes Bibliques, » qui compte tant de volumes justement estimés.

son langage » (p. LXXXII), seraient selon lui autant d'indices décelant la présence d'un auteur travaillant sur un livre déjà composé. Il y aurait donc eu en quelque sorte trois moments successifs dans la composition du livre de Job. Les deux premiers moments, dus au même auteur, auraient abouti à la composition, à une époque différente, d'abord du prologue et du dialogue poétique, puis des discours de Yahweh, du poème de la Sagesse et de l'épilogue. Le troisième moment aurait mis en œuvre un nouvel écrivain inspiré ; celui-ci ne se serait pas contenté de recopier l'ouvrage primitif ; il aurait aussi voulu le compléter en réfutant certaines exagérations de langage du principal interlocuteur ; c'est lui qui aurait donné au livre inspiré sa forme définitive, à l'exception de quelques minimes éléments adventices.

Il ne dut s'écouler entre les deux auteurs inspirés qu'une cinquantaine d'années tout au plus. L'influence de Zacharie sur le livre de Job à propos de Satan et d'un certain nombre d'expressions paraissant indéniable, et l'antériorité du prophète sur Job se révélant par son style bien mieux approprié, c'est vers l'an 500 qu'il convient de placer le premier stade de la composition de cet écrit. Et comme, par ailleurs, l'influence de Job sur Malachie, II, 17 et III, 13-15 semble indiscutable, c'est vers 450 que le livre de Job aurait acquis sa forme définitive. Ce court espace de temps entre l'ébauche première et l'état actuel par l'adjonction des discours d'Elihou nous explique pourquoi les différences de langage sont plutôt l'indice de deux auteurs que de deux époques. Cette date de rédaction (500-450) tient le milieu entre l'opinion tout à fait invraisemblable qui ferait remonter l'ouvrage à Moïse ou à Salomon, et celle qui le ferait descendre aux derniers siècles qui précédèrent l'ère chrétienne. Elle a en sa faveur le vocabulaire et la grammaire (p. CXL-CXLI). Il est incontestable que le livre de Job fut composé à une époque où l'araméen pénétrait beaucoup en Israël, donc après l'exil.

La traduction et le commentaire méritent les mêmes éloges que l'introduction. Le P. Dhorme connaît à fond les langues sémitiques. Bien des fois le recours à l'araméen, à l'assyrien ou à l'arabe lui permet de donner à un terme rare, demeuré jusque-là obscur, un sens plus approprié au contexte. Aussi sa traduction, qui vise avant tout à la fidélité sans pour cela sacrifier l'élégance, laisse fort loin derrière elle toutes celles qui l'ont précédée [1]. Au cours du commentaire, des corrections sont souvent suggérées, mais elles ne le sont jamais sans motif sérieux, et toutes ne sont pas proposées ni acceptées avec le même degré de probabilité. Tout en faisant de la critique, et parce qu'il en fait de la vraie, l'auteur sait ne pas abuser des théories strophiques ou métriques plus ou moins fondées, pour bouleverser le texte sacré comme firent trop souvent Bickell et tant d'autres.

(1) Le Souverain Pontife a daigné faire écrire à l'auteur, le 9 juin 1927 : « L'Auguste Pontife qui, même au milieu des multiples soucis de son ministère universel, n'a pas manqué d'examiner votre ouvrage, est heureux d'y avoir rencontré de remarquables valeurs pour ce qui regarde la partie philologique, l'étude soignée du texte, et il s'est complu dans la pénétrante critique avec laquelle vous défendez l'authenticité des deux passages en prose (prologue et épilogue), du chapitre XXVIII et des discours de Iahvé (chap. XXXVIII-XLI) et, avec elle, la merveilleuse beauté littéraire dans l'unité et dans l'enchaînement du livre. »

A la fin du volume, un index des mots hébreux et des racines hébraïques et une table analytique permettent de retrouver facilement et rapidement des explications philologiques intéressantes sur quantité de mots dont le sens est élucidé à l'aide des langues sémitiques ou de passages parallèles de la Bible.

* *

Nous possédions jusqu'à ce jour un certain nombre d'ouvrages sur les prophètes : Tobac dont il a été parlé ici-même (*Ami* 1923, p. 3-6), *Les Douze petits Prophètes* de M. Van Hoonacker, et les commentaires sur Isaïe et Jérémie du P. Condamin publiés chez Gabalda dans la collection des « Etudes bibliques. » Mais si l'on fait abstraction des 72 pages consacrées par M. Tobac au prophétisme en Israël au début de son premier fascicule, nous n'avions aucun traité proprement dit concernant le prophétisme israélite. En voici maintenant un en quatre livres qui nous arrive de Rome et que le P. Van den Oudenrijn composa à l'aide des notes qui lui servirent pour faire ses cours aux élèves du Collège Angélique [1]. Le traité doit à cette origine un peu de décousu, certain manque de symétrie ou d'équilibre, il n'a pas toujours l'ordonnance ferme et régulière d'un livre lentement élaboré et longuement mûri dans son ensemble avant d'être couché sur le papier. Il sera facile au cours des éditions postérieures de donner à cette première ébauche ces qualités maîtresses, et de compléter l'examen du charisme prophétique par une étude plus approfondie sur l'inspiration prophétique considérée en elle-même. L'auteur y est doublement préparé puisqu'il est un théologien, et un théologien thomiste, doublé d'un exégète et d'un linguiste. Sans faire aucun étalage d'érudition, le R. P., en recherchant certaines étymologies, a maintes fois l'occasion de montrer qu'il connaît plusieurs langues sémitiques.

Toutes les questions que peut soulever le prophétisme israélite n'ont pas été abordées et résolues dans ce volume, en dépit de son apparence massive quelque peu impressionnante. Visant avant tout ses élèves, des théologiens en voie de formation, le Père a laissé délibérément de côté tout ce qui relevait de l'histoire comparée des religions ; il ne s'est attaché qu'aux problèmes qui méritaient une étude approfondie, soit en raison de leur importance intrinsèque, soit en raison des attaques des adversaires. Les quatre livres qui forment ce volume n'ont pas tous le même caractère : alors que le premier est avant tout philologique, le second et le quatrième bibliques, le troisième est d'une allure quasi scolastique. Voici les titres de ces différents livres : I. Les noms des prophètes israélites ; II. L'histoire et l'origine des prophètes israélites ; III. Les prophètes israélites sous l'influx divin ; IV. La profession de prophète.

Tous les noms employés dans la Bible pour désigner les prophètes sont passés en revue dans le premier livre, étudiés dans leur sens propre et selon la signification qu'ils tirent du contexte. Le sens retenu pour le mot *prophète* est tout naturellement non pas celui de quelqu'un qui peut accidentellement prédire l'avenir, mais celui de quelqu'un qui parle toujours aux lieu et place d'un autre. Et cette

(1) *De Prophetiæ charismate in populo israelitico Libri quattuor*, par M. A. Van den Oudenrijn ; 1 vol. gr. in-8 de XXIV-412 p., 6 dollars (150 f.) ; Rome, Befani, 1926.

acception, si exacte, du mot *prophète* s'étend à tous les cas et se vérifie dans toutes les situations, aussi bien quand l'élu de Dieu apprécie les événements de son temps en fonction des droits imprescriptibles de Yahweh sur son peuple de prédilection, que lorsqu'il déchire les voiles d'un avenir que Dieu seul peut lui faire connaître. Le prophétisme ainsi compris, tel qu'il nous apparaît dans l'Ancien Testament, ne peut être que d'origine divine ; il n'a rien de commun avec les excentricités relevées dans les cultes cananéens ou signalées parmi les Arabes. Le troisième livre sera utile tout à la fois aux théologiens qui voudront commenter S. Thomas et aux exégètes qui auront l'heureuse idée de se faire pour un instant ses disciples. Les uns et les autres seront peut-être un peu surpris de voir la belle construction que l'Ange de l'Ecole avait su édifier avec un matériel scientifique que les méthodes modernes n'avaient pas encore élaboré et considérablement accru. Ils verront en outre de quelle façon variée les prophètes ont connu leur vocation et accompli leur mission, de quelle élévation ont joui leurs facultés sous l'influence du charisme, quels furent les modes divers (vision, songe ou extase) des révélations prophétiques, quelles limites eut la connaissance des prophètes. Chemin faisant, le P. Van den Oudenrijn discute à la lumière des textes bibliques la théorie de König, qui ne veut admettre que la révélation prophétique au moyen de visions sensibles, celle qui cherche à préciser le défaut de perspective historique que l'on rencontre dans les prophéties, enfin celle qui conclut à l'influence de certains moyens, musique ou danse, sur l'extase prophétique, et il repousse l'explication pathologique que Klostermann mit à la mode. Le quatrième et dernier livre est surtout un chapitre d'histoire biblique ; il retrace la vie et l'organisation des Collèges de prophètes et parle un peu des faux prophètes.

Les index des auteurs cités, des sujets bibliques qui sont traités *ex professo* ou auxquels il est simplement fait allusion, des noms grecs et sémitiques, des passages scripturaires, vont de la page 357 à 410 ; ils ont été dressés avec le plus grand soin.

* *

Ce sont les problèmes assez nombreux et passablement délicats que soulève le livre d'un des petits prophètes, celui de Joël, que M. Dennefeld a eu l'heureuse idée d'examiner dans une série d'articles qui ont paru au cours des années 1924-1926 dans la *Revue des Sciences religieuses* que publie la Faculté de théologie catholique de Strasbourg. Ces articles viennent de paraître en volume [1]. Les conclusions auxquelles avait abouti M. Dennefeld avaient été résumées par lui-même dans son article *Joël* du *Dictionnaire de Théologie catholique*. Elles consistent dans les points suivants : 1o Il ne faut pas voir dans le livre de Joël l'œuvre de deux auteurs différents ; — 2o Les chapitres I et II décrivent un fléau de sauterelles réel et récent et non pas un fléau allégorique et futur. Les six groupes d'arguments mis en avant par M. Van Hoonacker pour défendre son interprétation apocalyptique sont vivement pris à partie et réfutés un à un (p. 34-40) ; — 3o Les doctrines eschatologiques du prophète Joël, en particulier sa conception du jour du Seigneur, son idée étroitement nationale du salut, et les tournures ou expressions araméïsantes que l'on rencontre dans son livre, invitent à faire de Joël selon toute probabilité un prophète postexilien, sans que l'on puisse préciser davantage la période de l'histoire juive durant laquelle il a exercé son ministère.

* *

C'est une explication scripturaire à base scientifique, mais sous forme homilétique et populaire, qu'a tentée M. le chan. Cordonnier dans son livre : *Les Voix qui montent* [1]. « Voix qui montent » dans la suite des âges s'entend, car en réalité il eût fallu plutôt dire « Voix qui descendent » du ciel, puisque, comme l'indique le sous-titre, il s'agit d'une étude d'ensemble sur les prophéties messianiques, étude qui fut faite en vue de conférences pour le cours institué par *L'Evangile dans la vie*. Certaines de ces conférences furent même prêchées en tout ou en partie dans une paroisse de la banlieue parisienne à la messe de onze heures. Plusieurs, parmi les auditeurs du chanoine, le prièrent de publier ce qui les avait si vivement intéressés ; il a bien fait de céder à leurs instances. Espérons que ce tome I sera suivi de plusieurs autres.

Le premier chapitre du présent volume étudie l'origine divine et l'altération humaine des prophéties messianiques en face de la critique contemporaine ; le chap. II parle du Verbe divin au sein du Père ; les chap. III et IV envisagent le Protévangile, les prophéties patriarcales, mosaïques, davidiques, et s'attachent plus spécialement à l'interprétation des psaumes 2, 15, 21, 39, 71, 88 et 101. A côté d'ouvrages sans doute réputés mais fort anciens, le chan. Cordonnier a consulté Buzy, Condamin, Knabenbauer, Lagrange, Tobac et Touzard ; c'est pourquoi nous avons qualifié son travail d' « explication homilétique et populaire *à base scientifique*. »

* *

Ce n'est pas seulement quelques psaumes messianiques, mais tout l'ensemble du Psautier, y compris même les cantiques que l'on récite à l'Office, que le P. Zorell a étudié dans le volume dont vient de s'enrichir la collection des *Scripta Pontificii Instituti Biblici* [2]. Tous ceux qui avaient lu dans la revue de vulgarisation de l'Institut biblique, *Verbum Domini*, les notes courtes mais claires et suggestives que le R. P. avait composées sur un certain nombre de psaumes, se prenaient à espérer que ces notes éparses formeraient un jour un volume, mais sans jamais penser que leurs désirs seraient aussi rapidement satisfaits. Par sa connaissance de l'hébreu, sa science philologique éprouvée, ses études sur le rythme de la poésie hébraïque, le P. Zorell était mieux qualifié que personne pour tenter de nous donner un Psautier selon l' « hebraica veritas » ; il l'a fait sans vain étalage d'érudition et de critique, si bien que le commun du clergé pourra l'aborder sans frémir.

Les Prolégomènes (p. I-XXII) indiquent surtout l'importance des Psaumes, l'origine de notre Psautier latin et le rythme poétique des Psaumes.

(1) *Les problèmes du livre de Joël*, par L. Dennefeld ; 1 vol. gr. in-8 de 87 p., 17 f. 50 ; Paris, Geuthner.

(1) *Les Voix qui montent*. T. I : *D'Adam à Salomon*, par M. le chan. Cordonnier, missionnaire apostolique ; 1 vol. in-12 de XIX-276 p. ; Paris, Lethielleux.

(2) *Psalterium ex hebræo latinum*, par Fr. Zorell, S. J. ; 1 vol. in-8 de XXII-310 p., 35 lire ; Rome, Institut Biblique.

Le corps du volume (p. 1-260 et 261-292) vise à donner pour chaque psaume ou cantique du bréviaire sa traduction d'après l'hébreu, un résumé qui en fait ressortir l'idée générale, quelques notes qui éclaircissent les passages les plus difficiles. En appendice, p. 293-310, sont étudiés des textes hébreux obscurs ou parvenus dans un état défectueux.

Le P. Zorell n'a pas voulu faire de commentaire proprement dit ; il a pensé, et à notre avis il a eu tort, qu'il ne convenait pas de refaire à nouveau ce que d'autres : Lesêtre, Knabenbauer, Pannier, avaient excellemment fait avant lui. Nous osons espérer qu'il reviendra un jour sur sa décision. Son appendice sur la critique du texte massorétique montre quel profit on recueillerait à lire de lui des dissertations plus étendues.

### III. — Nouveau Testament

Nous avons reçu trois volumes sur N.-S. Jésus-Christ [1]. Le premier, celui du professeur Auguste Reatz, mérite d'être signalé avant tous les autres en raison de sa valeur intrinsèque ; en un an il avait déjà atteint le cinquième mille. L'ouvrage se présente fort bien, sous la forme d'un élégant volume relié toile, imprimé sur beau papier en caractères gothiques. Les notes, qui d'ailleurs ne sont pas très nombreuses, surtout pour une œuvre allemande, ont toutes été renvoyées à la fin du livre, p. 383-95.

Par la composition de cet ouvrage le professeur A. Reatz a voulu apporter sa contribution personnelle à la solution de l'importante question de l'essence du christianisme, si passionnément discutée en Allemagne depuis les fameuses conférences qu'Harnack donna à Berlin au début de ce siècle. Et il lui a semblé que le moyen le meilleur pour convaincre les esprits ou pour les orienter était encore de mettre en un puissant relief la personnalité du Christ, l'originalité de sa doctrine, la puissance permanente de son œuvre. Dans ce but, il a divisé son livre en trois parties : Vie et personnalité de Jésus, Annonce messianique, Etablissement de l'Eglise.

La première partie revendique l'historicité des récits de l'enfance de Jésus, retrace son ministère public, fait ressortir son caractère moral, la conscience qu'il eut toujours de sa messianité et de sa filiation divine ; la seconde partie expose l'enseignement de Jésus sur Dieu son Père, sur son royaume, sur la Loi nouvelle ; la troisième montre la fondation par Jésus et de son vivant d'une Eglise hiérarchique avec les sacrements comme moyens de salut et sources de la grâce, et elle se termine par une conclusion d'où il résulte que l'essence du christianisme se trouve dans le catholicisme romain et en lui seul. Cette *Vie de Jésus* ainsi comprise est une œuvre d'apologétique historique conçue, pensée et écrite par un maître.

Les deux autres volumes sur N.-S., celui de M. Chassang et celui de Madame de Faucamberge, s'adressent non pas au public instruit, mais à la masse.

M. Chassang vise la jeunesse chrétienne, à laquelle il veut offrir un livre de lecture, et non un livre de science. On lit tant de choses à cette période de la vie et on en lit parfois de si mauvaises ! Pour que la jeunesse garde intactes ses énergies, il faut qu'elle les alimente aux sources limpides et bienfaisantes de nos Evangiles et qu'elle ait ainsi sans cesse devant les yeux, comme idéal à reproduire dans sa vie, Jésus notre Chef. C'est pour aider à le mieux connaître, non à quelques moments de sa vie mais durant toute sa carrière, depuis l'étable de Bethléem jusqu'à la croix du Calvaire, que M. Chassang a écrit, en suivant pas à pas le texte des Evangiles et en s'effaçant le plus souvent derrière lui, cette esquisse biographique qui est tout à la fois très vivante et très prenante. Le cadre de l'histoire évangélique répartie entre trois années et quelques mois lui a suffi ; il s'est inspiré des conclusions acquises de la haute critique, sans recourir, pour agrémenter son récit, aux ornements hypothétiques de l'imagination. Il a ainsi écrit un volume parfaitement adapté à son genre de lecteurs, un volume qui instruira tout en édifiant et en intéressant. Il convient d'ajouter que la Procure générale de la rue de Mézières a secondé les intentions de l'auteur en éditant cet ouvrage à un prix abordable.

Madame de Faucamberge a visé plutôt le public indifférent ou ignorant. Pour l'atteindre plus facilement, elle a publié son livre dans une librairie qui n'a rien de clérical, et elle a obtenu de l'archevêché de Paris la permission de ne pas mentionner l'*Imprimatur*. Cette vie de Jésus, de forme très alerte, a été écrite elle aussi à l'aide des Evangiles, surtout du quatrième, qui est généralement moins connu. Il est regrettable que dans les 70 premières pages on ne se soit pas inspiré davantage du texte sacré ; on eût évité ainsi certaines manières de présenter les faits qui relèvent plus de l'imagination que de l'histoire (v. gr. les incidents relatifs à la grotte de Bethléem) et certaines façons de parler qui frisent quelque peu la trivialité. Quelques dispositions chronologiques des faits de l'enfance de N.-S. sont à modifier : la Visitation suivit l'Annonciation et ce ne fut qu'après le retour de Marie que Joseph put concevoir des inquiétudes que l'ange dissipa ; il ne convient pas de placer l'adoration des Mages avant la présentation de Jésus au Temple, ni la fuite en Egypte après. *L'Ami* a publié sur ce point une excellente étude à laquelle il n'y a rien à ajouter, rien à retrancher, rien à modifier même après plus de vingt ans (*Ami* 1905, p. 225-35).

* *

Nous avons également reçu trois volumes sur N.-S. J.-C. considéré du point de vue apologétique et théologique [1].

(1) *Jesus Christus* (en allemand), par le Dr Auguste Reatz ; 1 vol. gr. in-8 de XIV-396 p., 10 m. 50 ; Fribourg-en-B., Herder (1925).

*La Vie du Christ de Bethléem au Calvaire*, par P. Chassang ; 1 vol. in-16 de VI-368 p., 10 f. ; Procure générale, 3, rue de Mézières, Paris.

*Un Homme est né (La Vie de Jésus)*, par Suzanne Spezzafumo de Faucamberge ; 1 vol. in-16 de 252 p. ; Paris, Albin Michel.

(1) *Jésus-Christ son propre apologiste*, par M. l'abbé Maurice Tual, avec préface de M. l'abbé Lebreton ; 1 vol. in-16 de VIII-215 p. ; Paris, de Gigord.

*Voilà vos bergers... Jésus devant la science*, par le Dr Emile Vérut, avec préface de Louis Bertrand, de l'Académie française ; 1 vol. in-12 de XVII-306 p. ; Paris, Maloine, 27, rue de l'Ecole-de-Médecine.

*Histoire du dogme de la Trinité, des origines au Concile de Nicée*, par Jules Lebreton, professeur d'histoire des Origines chrétiennes à l'Institut Catholique de Paris. Tome I : *Les Origines*. 6e édition entièrement refondue ; 1 vol. in-8 de XXIV-694 p. ; Paris, Beauchesne, 1927.

1. — En 1917, les professeurs de la Faculté de Théologie de l'Institut Catholique de Paris avaient mis au concours pour l'obtention du prix Hugues le sujet suivant : « La Personne de Jésus dans l'Apologétique. » Quinze concurrents envoyèrent des mémoires ; trois seulement furent retenus. Or tous les trois avaient été écrits par des prêtres mobilisés et venaient des armées. Le mémoire de M. l'abbé Maurice Tual obtint le premier prix ; il comprenait deux parties : l'enseignement de Jésus et celui des Apôtres. Ainsi que l'indique le titre du volume : *Jésus-Christ, son propre apologiste*, c'est la première partie seule du mémoire qui a été publiée. A en juger par les éloges que décernèrent à l'auteur les membres du jury, la seconde partie ne mériterait pas moins de voir le jour. Le travail de M. Tual est vraiment bien conduit, son exposition est claire, son style sobre et pur. Avec le P. Lebreton nous souhaitons que l'auteur n'en reste pas là, et qu'il poursuive l'étude de la personne du Christ aux différents âges de l'apologétique chrétienne.

Le volume actuellement publié montre dans l'introduction l'utilité de l'étude historique de la personne de Jésus et la façon dont il convient d'orienter les recherches ; puis dans le corps de l'ouvrage il dégage les caractères généraux de l'enseignement apologétique du Christ sur sa propre personne, indique comment il utilisa l'argument de la prophétie et du miracle dans son apologie personnelle, et fait ressortir dans quelles circonstances et sous quelle forme il recourut au fait de sa transcendance. Un appendice expose l'actualité sans cesse renaissante de l'apologétique évangélique.

2. — C'est l'apologétique des miracles évangéliques et l'apologétique du point de vue non pas historique, mais médical, qu'a entreprise le Dr Emile Vérut dans son *Jésus devant la science*. Il s'accorde tout à fait avec l'éminent académicien qui a préfacé son livre pour montrer une grande défiance à l'égard de la médecine appliquée à l'exégèse religieuse. Alors que le diagnostic immédiat sur la nature vivante est sujet à tant d'erreurs, comment peut-on accorder raisonnablement quelque crédit au diagnostic à distance sur un personnage historique mort depuis des siècles ou quelquefois des millénaires ? D'autre part, quand le cas est nettement établi d'après des textes authentiques, d'une historicité et d'une véracité incontestables, lorsqu'il s'agit de faits surnaturels, c'est une absurdité que de vouloir les ramener bon gré mal gré à des états pathologiques. La maladie n'explique rien, et il faudrait d'abord l'expliquer elle-même ; mais on aime à voir les thèses soi-disant médicales relatives à Jésus appréciées à leur tour par un médecin dont l'argumentation a reçu l'approbation d'un maître éminent, membre de l'Académie de Médecine. On regrette seulement que le Dr Vérut ait cru devoir remonter jusqu'à Voltaire et Renan : était-il vraiment bien nécessaire de ressusciter ces champions d'un anticléricalisme scientifiquement disqualifié ? Après avoir ensuite mentionné la thèse moderniste comme une négation de la réalité historique de Jésus (p. 83), — ce qui n'est vrai, d'ailleurs, que des théories du Dr Couchoud, vigoureusement combattues par les Loisy, Guignebert, Goguel, etc., — l'auteur s'attaque principalement à la thèse du repentant Jules Soury et à celle de l'impénitent Binet-Sanglé qui font de Jésus un dégénéré, un alcoolique, un vicieux, bref, un hystérique. Une centaine de pages expose, tout en la réfutant, cette thèse révoltante ; une soixantaine d'autres montrent qu'il est scientifiquement impossible de réduire à des cas d'hystérie les miracles évangéliques.

Tout en louant la compétence de l'auteur et ses excellentes intentions et bien que l'on ait reconnu, dit-il, que l'ensemble de son travail était théologiquement irréprochable, nous faisons toutes réserves sur son explication des pages 254-55 relatives à deux miracles de résurrection. Nous devons aussi ajouter que l'exposé de la thèse de Binet-Sanglé avec les extraits qui l'accompagnent interdit de mettre entre toutes les mains le livre du Dr Vérut, en dépit du but apologétique poursuivi et généralement atteint.

3. — Nous avons consacré jadis (6-13 janvier 1921) un Bulletin d'Ecriture Sainte à l'étude du livre si fouillé du P. Lebreton sur les origines du dogme de la Trinité [1]. Nous nous dispenserons donc cette fois d'un long compte rendu. Toutefois nous ne voulons pas laisser passer cette édition, la sixième, d'un travail si important et qui fait autorité, sans remercier l'auteur des améliorations qu'il a encore apportées à l'œuvre primitive, et sans nous permettre de l'en complimenter bien respectueusement en disciple toujours reconnaissant d'un enseignement reçu voilà plus de vingt ans.

Cette édition n'est pas une simple réimpression, mais une véritable réédition. Le P. Lebreton a suivi là où il en était besoin, sur son terrain l'Ecole comparatiste ; il a utilisé les travaux d'exégèse ou d'histoire de langue allemande que la guerre l'avait empêché de mettre à contribution lors des éditions précédentes. Des discussions ou des lectures est résultée une nouvelle étude des textes sacrés qui l'ont amené à refondre, corriger ou développer plusieurs chapitres de son livre, notamment ceux sur la religion hellénique et le culte des souverains, sur les titres divins donnés au Christ (Fils de l'Homme, Fils de Dieu, Seigneur), sur la pensée et les écrits de S. Paul et de S. Jean. Nous ne saurions trop engager nos confrères à mettre ce volume dans leur bibliothèque ; quant aux Universités et Séminaires, ils doivent se procurer cette sixième édition lors même qu'ils posséderaient l'œuvre primitive.

* *

Avant de quitter N.-S. Jésus-Christ pour passer aux commentaires évangéliques, signalons deux brochures : l'une sur Noël, l'autre sur la Sainte Couronne d'épines de Notre-Dame de Paris [2].

Comme il fallait s'y attendre, dans la brochure du P. Durand l'information scientifique la plus étendue s'allie à une exposition toujours claire et simple. Toutes les questions qui se posent à l'occasion de la nativité de N.-S. sont examinées en sept chapitres dont voici les titres : l'étable et la crèche, le bœuf et l'âne, les premiers adorateurs de l'Emmanuel, quand eut lieu la nativité de N.-S., la liturgie de Noël, la Crèche et les crèches, les

(1) En même temps que cette réédition du tome Ier a paru le tome II : *Le dogme de la Trinité de S. Clément à S. Irénée*. Nous laissons au Chroniqueur théologique le soin de présenter ce volume aux lecteurs de l'*Ami*.

(2) *Noël, Précis illustré d'histoire religieuse*, par le P. Alfred Durand, S. J. ; in-16 de 66 p., 5 f.; Paris, Editions *Spes*.

F. de Mély, *La Sainte Couronne d'épines à Notre-Dame de Paris*, in-16 de 54 p., 4 f.; Paris, Leroux.